

INDOCHINE

DS
531
F5634



A. Stri

VOTRE INTERET

VOTRE DEVOIR

*Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.*

SOUSCRIVEZ AUX **Bons du Trésor indochinois**

BONS A UN AN

émis à 98 \$ 30

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 65

remboursables

au gré du porteur

au pair à trois mois de date
à 100 \$ 40 à six mois de date
à 100 \$ 85 à neuf mois de date
à 101 \$ 35 à un an de date

Vous trouverez aux guichets des Banques,
des comptables du Trésor et de l'Enregistre-
ment des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000
et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois
d'échéance, et les bons à trois mois à toute
époque sont escomptables à la Banque de
l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

5^e Année - N° 217

26 Octobre 1944

Edité par

L'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES

6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.

doivent être adressés à la Revue

« INDOCHINE »

6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :

Un an : 40 \$ 00, 6 mois : 25 \$ 00

Etranger :

Un an : 55 \$ 00, 6 mois : 35 \$ 00

Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

Couverture : Dessin de NGUYEN-GIA-TRI.
Science, langage universel. — Trois réalisations
de la science française, par le Duc DE BROGLIE.
Souvenirs d'un vieil archéologue indochinois
(suite), par H. PARMENTIER.
Artistes d'Indochine. — Nguyen-gia-Tri, artiste
laqueur, par Cl. M.
« Au Tonkin il y a cinquante ans » (suite),
juillet-octobre 1894.
Les miracles des immortelles dans le sud de
l'antique Thang-Long, par NGUYEN-VAN-HUYEN.
Nous avons lu pour vous...
Perles d'Extrême-Orient.
Le bridge, par LE POULAIN.
Culs de lampe de MANH-QUYNH et NGUYEN-TAI-
LUONG.

Abonnements : Les abonnements partent
du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande
de changement d'adresse doit être accompa-
gnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler
l'adresse précédente, faute de quoi le chan-
gement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos
lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adres-
sent un règlement, de bien vouloir nous
rappeler le numéro figurant en haut, à
droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont en-
voyées un mois environ avant l'expiration
de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un
mois après la fin de l'abonnement, nous
serons dans l'obligation d'envoyer un recou-
vrement postal et les frais en seront à la
charge de l'abonné. Aucun règlement par
acompte n'est accepté.

SCIENCE, LANGAGE UNIVERSEL

TROIS RÉALISATIONS DE LA SCIENCE FRANÇAISE

par le Duc de BROGLIE

L'ACTIVITE scientifique française, qui a été très féconde depuis une vingtaine d'années, se perpétue même de nos jours, en attendant le nouvel essor qu'elle ne pourra manquer de prendre quand les circonstances le permettront.

Aussi ne donnerons-nous, dans ces quelques pages, qu'un aperçu de quelques questions importantes, en nous excusant, faute de place, d'en passer sous silence beaucoup d'autres qui mériteraient également une mention.

I. — LE GRAND ELECTRO-AIMANT DE L'ACADEMIE DES SCIENCES

Il y a fort longtemps — c'était avant la guerre de 1914-1918, — M. Cotton s'était efforcé à bien des reprises d'obtenir que l'on construisît en France un grand électro-aimant. Il montrait sur des exemples précis, qu'un tel instrument de dimensions exceptionnelles pourrait faciliter singulièrement un grand nombre de travaux, des champs magnétiques très étendus étant souvent aussi utiles pour les recherches que des champs très intenses. La guerre de 1914 avait empêché ce projet d'aboutir. M. Cotton ne put le reprendre qu'en 1923, avec l'appui des secrétaires perpétuels et de ses confrères de l'Académie des Sciences de Paris. La souscription nationale de la « Journée Pasteur en faveur des laboratoires » fournit les premiers fonds nécessaires à cette réalisation. Une somme d'un million fut employée à la réalisation du modèle réduit qui servit aux études et aux essais de M. Cotton, puis à la construction à l'usine du grand électro-aimant lui-même, construction qui fut achevée en 1928.

Cet électro-aimant, propriété de l'Académie des Sciences, est installé près de Paris, à Bellevue, dans un local qui est actuellement rattaché au Centre national de la Recherche scientifique. M. Cotton a réussi à faire agrandir et aménager peu à peu ce local, de sorte qu'il constitue un laboratoire spécialisé pour les recherches sur le magnétisme, la magnéto-optique et sur les basses températures, et pourvu maintenant d'autres moyens très puissants.

L'électro-aimant lui-même pèse une centaine de tonnes, les noyaux tronconiques ont un diamètre moyen d'un mètre, les bobines sont excitées avec une puissance électrique voisine de 100 kilowatts.

Les plus grandes pièces polaires n'ont pas moins de 75 centimètres de diamètre, les plus petites donnent des champs atteignant 70.000 gauss dans des entrefers de 2 millimètres de diamètre. On peut augmenter ces champs en employant des bobines supplémentaires parcourues par des courants de plusieurs milliers d'ampères fournis par des groupes de plusieurs milliers de kilowatts, groupes dont on peut disposer à Bellevue pour des recherches de science pure. Ces bobines supplémentaires peuvent d'ailleurs être utilisées sans qu'on les place dans l'électro-aimant ; elle servent alors comme « bobines sans fer » et, dans le cas où les expériences proposées sont longues, on peut les transporter dans les régions où l'énergie électrique est à bon marché.

On peut donner une idée, par quelques exemples, des services rendus par l'électro-aimant de Bellevue et les appareils annexes.

Les petits projectiles électrisés que lancent les corps radio-actifs sont déviés dans les champs magnétiques. L'électro-aimant de Bellevue a permis à M. Rosenblum de montrer comment les déviations subies par les trajectoires des rayons alpha peuvent conduire à relier entre eux par des relations remarquables les différents rayons émis et à donner des renseignements très importants sur la structure du noyau des corps radio-actifs.

De même, c'est en plaçant entre les plus grandes pièces polaires de l'électro-aimant de Bellevue la grande chambre de Wilson du laboratoire de M. Maurice de Broglie que M. Leprince-Ringuet a pu étudier la partie pénétrante du rayonnement cosmique ; il y a montré l'existence de particules positives et négatives, les premières étant les plus abondantes, ayant des énergies atteignant plusieurs milliards d'électrons-volts, et il a réussi d'autre part à faire une détermination directe de la masse d'une particule nouvelle intermédiaire entre les électrons et les atomes. Une bobine semblable, plus grande encore, enroulée aussi à Bellevue, celle qui a été exposée en 1937 au Palais de la Découverte, lui sert en ce moment à poursuivre ses recherches dans les Alpes. Une large bobine sans fer, avec un creux de 22 centimètres de diamètre, enroulée aussi au Laboratoire de l'électro-aimant, a été utilisée par M. Joliot pour ses recherches sur la transmutation des éléments.

Parmi les recherches se rattachant à la magnéto-optique, on peut citer particulièrement celles qui ont permis de trouver le dichroïsme circulaire magnétique des solutions de sels métalliques colorés, de préciser la loi de la dispersion rotatoire magnétique au voisinage des bandes d'absorption, enfin de montrer que les gaz (l'oxygène, l'azote, l'air lui-même) deviennent biréfringents, comme les liquides étudiés par Cotton et Mouton, quand ils sont placés dans un champ magnétique.

Les recherches sur le changement magnétique des raies spectrales (phénomène de Zeeman) ont, elles aussi, été poursuivies avec succès, en utilisant deux puissants spectrographes (un appareil à prisme liquide et un appareil à réseau) installés sous l'électro-aimant dans un puits de dix mètres de profondeur.

Le laboratoire est maintenant complété par des salles destinées aux recherches sur les très basses températures et on y achève actuellement l'installation de machines permettant de liquéfier sur place l'hydrogène et l'hélium. Ces très basses températures peuvent être dépassées, comme on sait, précisément en utilisant l'électro-aimant. Le professeur Simon, d'Oxford, est venu à plusieurs reprises à Bellevue et, travaillant avec M. Lainé, a fait faire à ces études de nouveaux progrès en se rapprochant davantage du zéro absolu.

Actuellement, on achève la construction d'un autre grand instrument qui viendra très utilement enrichir ce laboratoire ; c'est un très grand aimant permanent qui permettra d'obtenir dans de grands espaces des champs magnétiques rigoureusement constants sans aucune dépense d'énergie électrique ; cela facilitera singulièrement toutes les expériences où l'on doit prolonger pendant très longtemps l'action du champ magnétique.

II. — L'INSTITUT HENRI-POINCARÉ

La mécanique ondulatoire a pris naissance en France pendant les années 1923-1925 par les travaux de M. Louis de Broglie, dont la thèse de doctorat (1924) a résumé l'essentiel des idées fondamentales de la nouvelle théorie. Dès ce moment a été tracé le programme d'une nouvelle branche de la physique théorique qui devait, dans les années suivantes, prendre un rapide développement. En 1925, M. Heisenberg, en Allemagne, jetait les bases de sa mécanique quantique (ou mécanique des matrices) qui, par ses idées directrices et sa forme mathématique, paraissait au premier abord très éloignée de la mécanique ondulatoire. C'est M. Schrodinger qui, en 1926, est parvenu à faire la synthèse des deux tentatives en montrant que la mécanique quantique de M. Heisenberg n'est que la transposition de la mécanique ondulatoire en un langage plus abstrait. M. Schrodinger est également parvenu à établir sur une base rigoureuse l'application de la mécanique ondulatoire au calcul des états stationnaires des systèmes atomiques quantifiés.

A partir de ce moment, la mécanique ondulatoire est entrée dans une période de croissance rapide qu'il nous est naturellement impossible d'analyser ici. De plus, en 1927, une preuve expérimentale directe a été apportée en faveur des idées fondamentales de la nouvelle mécanique par les mémorables expériences de MM. Davisson et Germer, d'une part, de M. G. P. Thomson, d'autre part, expériences qui ont mis en évidence le phénomène de la diffraction des électrons par les cristaux. Ce phénomène d'un si grand intérêt a été ensuite étudié en France, notamment par M. Ponte, puis par M. J. J. Triliat, qui a porté en cette matière la technique expérimentale à un très haut degré de perfection et en a tiré toutes sortes d'applications pratiques.

A la suite des travaux de M. Schrodinger, la mécanique ondulatoire a été développée en France par les belles recherches de M. Léon Brillouin, qui a particulièrement étudié les méthodes d'approximations successives et de perturbations employées dans cette science nouvelle. M. Louis de Broglie s'est aussi occupé de rattacher les nouveaux développements de la mécanique ondulatoire aux idées qui l'avaient guidé dans ses recherches primitives et à approfondir le sens physique, parfois si subtil, des conceptions inattendues qui s'introduisaient alors dans la science (telles que les incertitudes de Heisenberg).

En 1928, fut créé à la Faculté des Sciences de Paris, grâce surtout aux initiatives de M. Emile Borel, un haut institut de recherches, l'Institut Henri-Poincaré, consacré en partie à l'étude de la physique théorique. L'enseignement de cette discipline y fut assuré d'abord par M. Léon Brillouin assisté par M. Louis de Broglie, puis, à partir de 1932, par M. Louis de Broglie assisté de M. Francis Perrin.

M. Léon Brillouin a consacré ses cours à une étude approfondie des statistiques quantiques qu'on peut regarder comme un rameau très important de la mécanique ondulatoire ; les travaux de MM. Francis Perrin et Georges Allard ont complété les siens en cette matière. M. Louis de Broglie a consacré, depuis 1928, toute une série de cours à l'étude successive de diverses branches de la mécanique ondulatoire et de ses applications ; il s'est particulièrement attaché à développer et à approfondir la théorie de l'électron magnétique due à M. Dirac et à constituer une théorie complète de la lumière, ayant, en conformité avec les idées nouvelles, la forme d'une mécanique ondulatoire des particules de lumière.

L'Institut Henri-Poincaré est ainsi devenu rapidement un centre important de recherches où de nombreux étudiants français et étrangers sont venus s'initier à la mécanique ondulatoire, souvent en vue de préparer et de soutenir des thèses de doctorat consacrées à des problèmes posés par cette science. Parmi les travaux qui ont été ainsi effectués par de jeunes savants français, nous signalerons ceux de MM. J. L. Estouches, Salomon, Proca, Pefiau, Winter, M^{me} Tonnelat, etc. De sur-

plus, entre 1928 et 1939, de nombreuses conférences ont été faites à l'Institut Henri-Poincaré sur diverses branches de la mécanique ondulatoire par des savants français et étrangers, conférences dont le texte a été généralement publié ensuite dans les Annales de cet Institut.

Depuis l'armistice, M. Louis de Broglie a repris ses cours et consacré ses efforts au développement de la théorie générale des particules qui constitue la forme la plus avancée de la mécanique ondulatoire et qui est aujourd'hui en plein développement. Deux de ses élèves, M. Gérard Petitau et M^{me} Marie-Antoinette Tonnelat, ont publié récemment sur ce sujet d'importants travaux.

Il y a donc tout lieu d'espérer que dans l'avenir, quand des circonstances plus favorables seront revenues, l'Institut Henri-Poincaré restera l'un des centres les plus actifs pour l'étude de la mécanique ondulatoire et de ses applications, ce qui paraît naturel et souhaitable si l'on se souvient que cette branche nouvelle de la science a eu en France sa première origine.

III. — LES APPAREILS BERNARD LYOT. L'ETUDE DU SOLEIL

Les parties extérieures de l'atmosphère solaire, c'est-à-dire la chromosphère, les protubérances et la couronne, n'apparaissent que pendant les éclipses totales de soleil, c'est-à-dire pendant quelques minutes par an. En temps ordinaire, la lumière diffusée autour du disque solaire empêche de les distinguer et les observateurs ne pouvaient les déceler parce qu'elles étaient noyées dans l'illumination très intense due aux rayons parasites renvoyés par les bords de l'objectif ou du miroir des instruments d'observation.

En 1930, M. Lyot a eu la grande habileté de supprimer ces effets gênants en réalisant une lentille exempte de défauts de matière et de surface et protégée des poussières, tandis que les rayons solaires directs sont arrêtés au foyer de l'appareil par un disque opaque produisant une éclipse artificielle. D'autres perfectionnements, qu'il serait trop long de décrire, complètent si bien l'efficacité du dispositif, que M. Lyot a pu photographier la couronne jusqu'à 10 minutes d'angle du bord du soleil.

La brièveté des temps de pose (quelques dixièmes de seconde) permet de cinématographier très facilement les protubérances et d'obtenir, grâce à l'homogénéité de l'atmosphère sur les sommets isolés, des films plus détaillés que ceux qui ont été obtenus depuis, en plaine, avec le spectro-héliographe. Les mouvements, considérablement accélérés, apparaissent beaucoup mieux qu'à l'observation

directe. Ils se montrent très variés, obéissent à des champs de forces autres que celui de la pesanteur et sont en contradiction avec les lois énoncées jusqu'ici.

La cinématographie directe de la couronne, beaucoup plus difficile en raison de la faiblesse des contrastes, a pu être réalisée également. Les films, en cours de tirage, montrent des variations très différentes de celles des protubérances.

Des résultats nouveaux et des plus intéressants ont aussi été obtenus en étudiant les phénomènes de polarisation présentés par les diverses parties ainsi étudiées du rayonnement solaire. L'appareil de M. Lyot se prête aussi à l'analyse spectrale de la lumière émise et à beaucoup d'autres applications riches de promesses.

Pour éviter l'auréole de lumière diffractée par les poussières, qui est toujours très intense en plaine, des appareils de ce genre ont été placés à l'observatoire du Pic du Midi, à 2.870 mètres d'altitude, sous un ciel souvent parfaitement pur. M. Lyot et ses collaborateurs ont pu y continuer, l'année dernière, leurs recherches avec de fructueux résultats.

Il ne faudrait pas conclure de cet exposé que les observations sans éclipse peuvent remplacer entièrement les missions d'éclipses, car elles ne montrent pas la couronne extérieure, trop faible, et conviennent mal dans l'ultra-violet. En revanche, la continuité des observations sans éclipses et la longueur des poses réalisables fournissent des documents beaucoup plus complets, plus nombreux et plus précis.

Les remarquables appareils de M. Lyot ont apporté une contribution entièrement française aux travaux astronomiques de notre pays que le manque d'observatoires aussi bien outillés que ceux de l'étranger avait souvent placé en état d'infériorité.

Ces quelques exemples, volontairement limités, ne donnent qu'une idée incomplète de l'activité des chercheurs français, car il n'a été question ni des admirables travaux de M. et M^{me} Joliot-Curie sur la radioactivité artificielle et les neutrons, consacrés par l'affectation à la chimie nucléaire du laboratoire le mieux outillé du Collège de France, ni des recherches fécondes poursuivies dans le domaine des ultra-sons, des rayons X, de la diffusion de la lumière et bien d'autres directions encore. Ils suffisent cependant à montrer que notre pays a continué de jouer un rôle de premier plan dans le développement si rapide de la physique contemporaine.

(Extrait de « La France de l'Esprit ».)

SOUVENIRS D'UN VIEIL ARCHÉOLOGUE INDOCHINOIS ⁽¹⁾

(Suite)

par H. PARMENTIER

Chef honoraire du Service Archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

LES travaux de Mi-son durèrent onze mois et débutèrent le 15 mars 1902. Ils furent dirigés par Carpeaux et par moi, assistés, pendant quelques jours à la fin, par mon camarade Henri Dufour. Le cirque était malsain, hanté de tigres et avait, par suite, auprès des indigènes, la plus mauvaise réputation.

Mon premier contact avec ce point, qui fût un des centres de mes études chames, date du 21 janvier 1901. J'y venais alors en reconnaissance.

Amené par un sampan à Thu-bon, j'étais à 3 heures de l'après-midi au village de Mi-son avec un personnel et un matériel réduits. Bien entendu, on me déclara qu'il était impossible de trouver des coolies pour m'y transporter ; le chemin, fort long et demandant plusieurs heures, était exécrable ; le cirque, rempli de tigres... et toutes les bonnes excuses ordinaires.

Bien entendu aussi, j'affirmai ma décision nette d'y aller le jour même, et, devant mes menaces précises de punitions, on part.

Quelques instants après, devant les beautés du sentier, je renvoie chaise et palanquin ; et en une heure à peine, nous sommes aux ruines, au milieu d'une vallée admirable et complètement déserte.

Je choisis une tour propre et aérée et j'autorise mes coolies à rentrer, après les avoir largement payés, n'en retenant que deux pour entretenir les feux de défense. Je savais, en effet, que la nuit serait dangereuse. Mais deux hommes n'y veulent pas rester seuls et devant mon refus de partir, ils demeurent tous. Etant sans nourriture, ils dépêchent quelques-uns d'entre-eux au village, chercher à manger ; ceux-ci reviendront en groupe, aux torches.

A 6 heures, un peu avant l'obscurité, je fais installer trois brasiers sérieux, enfermant la face d'entrée de la tour, pour me couvrir et pour défendre les coolies, car si un seul eût pu garantir la porte avec la réserve de bois pour alimenter le foyer et le charger de l'intérieur, il m'était impossible, dans les 25 mètres carrés de la cella et de son couloir, d'abriter mon personnel avec vingt hommes, et bientôt quarante.

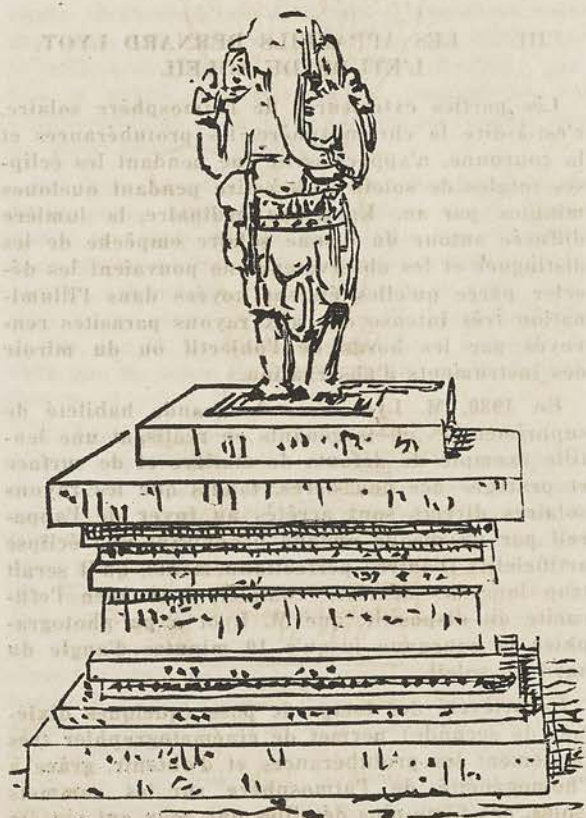
J'étais en train de prendre l'apéritif, quand les mille bruits de la nuit s'élevèrent ; la voix multiple des insectes et, à deux reprises, le cri du tigre. J'avoue que, tout prévenu que j'étais, cette présence, à une centaine de mètres à peine, ne fut pas sans m'être désagréable. C'était d'ailleurs la première fois que j'entendais le fauve. Aussi donnai-je l'ordre de pousser les feux ; par ce moyen j'étais sans inquiétude.

A 11 heures, les messagers reviennent avec la nourriture pour tous ; mon dîner mangé, après nouvelles objurgations, je me couche dans ma tour.

Vous devinez la suite : à 3 heures du matin, un bruit d'enfer me réveille. « Ong Cop !... Ong Cop !... » crient des voix affolées ; et les quarante hommes hurlent. Les brasiers se sont éteints — tous les coolies endormis sans un veilleur — par suite de l'incurable négligence annamite, et le

tigre est venu par derrière la tour jusqu'au campement. Par chance, un homme réveillé par hasard, a senti l'odeur infecte de la bête, poussé le cri d'alarme et, devant les clameurs déclenchées, l'animal s'est enfui. Mais ils l'ont échappé belle ! Je n'ai pas besoin d'insister pour qu'on rallume les feux et le reste de la nuit se passe sans incidents nouveaux.

J'eusse été profondément ennuyé si, malgré mes précautions, un coolie avait été enlevé. Pourtant, mon système était parfait : s'il n'avait pas rencon-



Ganeça de Mi-son.

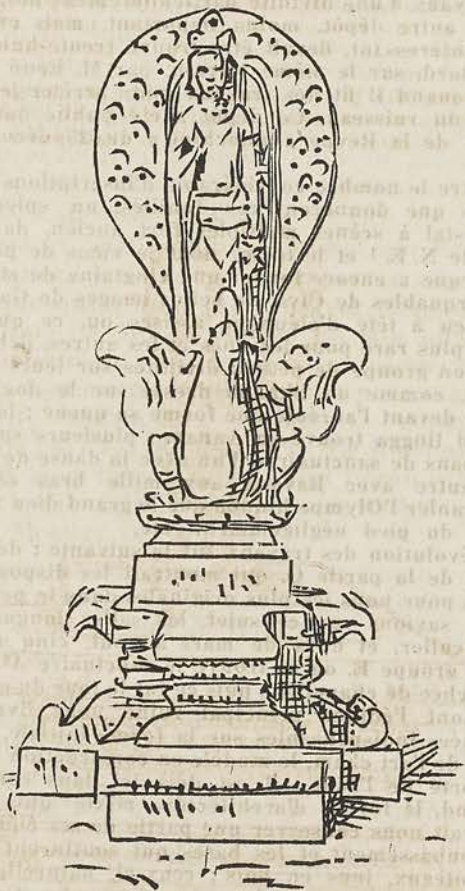
tré les foyers, même mourants, le fauve serait venu sans tergiverser et un homme eût disparu. Il était pourtant bien facile de ne pas les laisser s'éteindre. — (Lettre du 3 février 1901.)

Je ne devais revenir à Mi-son que treize mois après, avec Carpeaux, pour y faire les grandes fouilles qui durèrent jusqu'au début de février 1903 ; fouilles qui furent une révélation, aussi bien au point de vue de l'art qu'à celui de l'histoire.

(1) Voir nos numéros 178, 186, 190, 194, 198, 208.

Cette première rencontre de ma part avec les difficultés qui nous attendaient dans le cirque, nous imposait une installation sérieuse ; d'autant que la région passait pour fort malsaine ; il fallait pouvoir garder à l'abri du tigre une centaine d'hommes, en plus de nous et de notre personnel, et, pour tous, écarter les risques de fièvre. Je dus donc trouver un emplacement sain et facile à protéger ; mais il ne fallut pas moins de trois semaines avant de pouvoir habiter sur place.

J'avais repéré un mamelon rattaché par un isthme étroit au côté nord-est du cirque, dominant d'une vingtaine de mètres le fond de la vallée et balayé par tous les vents qui y pénétraient. Sa mise en état fut forcément longue ; encore fût-elle compliquée par une bévée annamite. Pour gagner du temps, nous avions laissé les gens de Mi-son libres d'édifier notre paillote à leur idée, nous contentant de fixer avec précision son emplacement. Trompés par l'inclinaison du mamelon et habitués à construire toujours en plaine, ils laissèrent au plateau une telle pente que les poteaux



Skanda de Mi-son.

qu'ils y montèrent perpendiculaires en croyant les faire verticaux avaient un dévers supérieur à leur diamètre ; une fois le sol mis horizontal par nous, avec un bon dallage de briques empruntées aux décombres, la maison semblait une barque au péril de la mer, confirmant le dicton qui veut que cordonnier soit toujours mal chaussé. Le pauvre architecte qui dut réparer la bourde, pour ne pas déchausser les poteaux si bizarrement dressés, dut enfouir le pied des uns dans le nouveau sol et réserver au bas des autres des lits de camp en terre et briques : ces derniers servirent d'ailleurs

utilement à porter l'armoire aux provisions et comme dépôt des valises et du matériel.

De ce plan ainsi remonté on dominait heureusement la palissade, haute de quatre mètres, qui formait un large cercle sur les pentes autour de la cai-nhà et nous protégeait du tigre, en plus des reverbères à pétrole qui brûlaient toute la nuit. On avait donc de chez soi une vue admirable sur l'ensemble de la vallée et des monuments et l'on bénéficiait de la moindre brise. Les portes de la palissade étaient closes à la fermeture des chantiers et nul coolie ne s'avisait de sortir ensuite. L'eau était fournie par le ruisseau qui divise le groupe des temples et une corvée journalière remplissait de grandes jarres abritées qui contenaient les réserves nécessaires à la cuisine et aux douches.

Arrivés le 14 mars au village de Mi-son avec un mois de vivres, dès le 15 nous faisons commencer, en même temps que le défrichement de notre butte, celui du groupe de ruines qu'on va attaquer en premier ; nous circulons comme des fourmis dans un océan d'herbe à paillote, où, bien qu'à cheval, nous disparaissions entièrement : cette herbe a été une des difficultés du point ; quelques mois après l'achèvement des travaux, elle avait à nouveau noyé tous les espaces dégagés, masquant les vieilles constructions qui n'avaient pas au moins deux mètres de hauteur ; on ne put la vaincre plus tard qu'en repiquant de l'indigoféra, plante traçante courte, très robuste, qui étouffa ces pousses énormes en donnant un joli aspect de gazon vert.

Dès le début, quatre-vingt-dix hommes sont mis au travail ; en même temps, les mauvais chemins sont rectifiés et, le 19 mars, nous en sommes récompensés en accédant aux ruines sans descendre de nos montures. Le 20 mars est le premier jour de repos. J'ai décrété que le dimanche sera férié pour ménager notre personnel. Le système adopté pour l'organisation et la rémunération des coolies est celui de Đông-duong ; chaque village qui en fournit envoie un notable surveillant, payé comme eux et responsable de son équipe ; mais la solde est descendue à 16 cents, le prix de 20 cents, payé à Đông-duong étant apparu comme nettement exagéré. Les heures de chantier furent au début les mêmes ; mais les conditions atmosphériques de l'endroit étaient différentes de celles qu'on trouvait dans le cas précédent. A partir du 25 juin, la chaleur à midi devint trop dure pour les travailleurs dans ce cirque fermé où ne se produisait pas le même appel d'air que dans la plaine du Quang-nam et nous dûmes mettre les heures de 5 h. 30 à 10 h. 30 et de 13 à 18 heures. L'interprète et le boy de Carpeaux fournissent la surveillance générale et servent d'intermédiaires entre les hommes et nous. Je confie le chantier le plus important à Carpeaux, prenant le moindre, tandis que dans un bureau installé dans une tour et qu'on déplace avec l'avancement des travaux, j'établis description et dessins des monuments, faisant de temps en temps un tour de chantier total pour m'entendre avec Carpeaux et garder la direction d'ensemble. Tant que nous ne sommes pas installés sur place, nous et les hommes partons du village à 6 heures et y rentrons vers 17 h. 30, pour ne passer le col, point le plus dangereux par rapport au tigre, qu'aux moments encore propices.

Dès le 21 mars, les découvertes de nouvelles ruines commencent ; c'est tout un groupe renversé à ras de terre, à côté du temple principal où se trouve la splendide tour A1, centre du groupe majeur, celui du sud-est et chef-d'œuvre de l'art cham.

Peu à peu on découvre que le ruisseau a, depuis l'abandon du cirque, profondément affouillé son canal après avoir disloqué un banc de roches qui

le retenait ; il est descendu de plus de trois mètres et son lit est bien au-dessous des fondations, comme toujours insuffisantes, des monuments.

Le 28 mars, nous pouvons, pour la première fois, déjeuner à l'ombre de notre paillote et, le 3 avril, en prendre possession ; nous trouvons notre première stèle nouvelle le même jour et, le 8 avril, on commence l'organisation des « Decauvilles à pattes » en treillis de branchettes, qui seront plus tard remplacées par des planches légères, quand nous nous serons procuré dans la forêt environnante les bois nécessaires.

Le 9, on trouve — ô douleur ! — un débarras de débris de stèles, 254 fragments de lignes de 4 centimètres carrés à 2 décimètres. Nous devons rencontrer dans la suite les âmes des stèles qui ont été ainsi systématiquement écaillées de leurs précieuses inscriptions ; ce vandalisme doit être attribué aux Annamites vainqueurs, désireux de faire disparaître ce qu'ils considéraient comme les titres de propriétés des Chams dépossédés. Ils ont enterré les morceaux des inscriptions martelées en plusieurs fosses disséminées que le ruisseau a envahies et vidées et nul espoir ne nous reste de rétablir ces textes dont il manque les trois quarts ou plus.

Le 10 avril, on installe la tour où j'ai couché à ma première visite en laboratoire photographique ; il ne devait pas être conservé en ce point jusqu'à la fin et dû être remonté auprès de notre paillote, en raison de son humidité lorsque vinrent les pluies ; elle altérait plaques et papiers.

Le 13 avril, un coolie tombe d'un coup de soleil et soigné à l'annamite (gingembre) et à la française (alcool de menthe), il s'en tire à merveille : ce fut le seul accident grave de ces chantiers. Carpeaux l'échappa belle un peu plus tard, son boy ayant tué un mauvais scorpion juste près de son séant. On trouve une nouvelle stèle et l'on monte le tréteau de palan qui permettra de lever celles que nous espérons dans la suite et qui ne nous manquent pas, d'ailleurs.

Le 23 avril, on construit un hard pour le transport des statues qu'on découvre sans cesse : bien attelé de coolies, il roule aisément les plus lourdes charges sur les chemins constitués par des briques des décombres savamment entrecroisées.

Le 25 avril, ce sont de splendides colonnes octogonales qu'on rencontre avec leurs remarquables bases et leurs fins chapiteaux, garnis d'apsaras volantes. Nous ne pûmes jamais obtenir d'autres renseignements sur ce portique, qui dû être merveilleux. Le même jour, nous recevons la nouvelle télégraphique de la nomination de Carpeaux comme chef des Travaux pratiques à l'Ecole d'Extrême-Orient, attendue depuis longtemps. Le 5 mai, c'est l'établissement d'une piste pour promener les chevaux sur la crête de 400 mètres qui domine notre cai-nhà, le cirque et l'immense plaine de Tourane ; cette promenade charmante fut baptisée par nous « Bellevue » ou le « Belvédère des Rois chams ».

Le même jour encore, on trouve près d'un sanctuaire des lames d'or de quelques centimètres en forme de serpent, en flèche ou en violon que les fouilles postérieures de Po Nagar de Nha-trang révélèrent être les éléments d'un dépôt de fondation ; mais cette pratique ancienne était encore inconnue et l'existence de ces dépôts sacrés considérée comme une pure légende annamite ; aussi nous n'attachons pas alors d'importance à cette découverte et la classons parmi les innombrables mystères des trouvailles de chantier.

Un fort orage, le 18 mai, montre la nécessité d'une évacuation rapide des crues subites du ruisseau et je fais le nécessaire.

Je commence à prendre deux heures le matin, laissant tout le chantier à Carpeaux, pour mettre

mes croquis au net, ce dont je ne trouve pas le temps autrement.

Le 21 août fut un jour de triomphe : en faisant le levé du groupe O., Carpeaux et moi, nous apercevons au fond d'un de nos écoulements d'eau, en-dessous du niveau général de la cour, niveau qu'on ne doit jamais dépasser dans une fouille bien conduite, le col d'un vase grossier qui semble avoir été enterré là autrefois. Dégagé, il se révèle rempli de la parure d'une statue demi-grandeur humaine : tiare, pendants d'oreille, collier, gorgerin, ceinture, bracelets de bras, de poignets et de chevilles ; le tout en or finement ciselé, enrichi de pierres précieuses brutes ; parure qui, montée depuis sur une copie d'idole chame, constitue une des merveilles du musée Louis-Finot.

La même jarre contenait, en outre, d'autres bibelots et deux linggas d'or, chacun sur sa cuve à ablutions en argent. L'ensemble, du VII^e ou du VIII^e siècle, constitue une cachette installée à l'époque de la conquête du pays par les Annamites, soit par un pillard qui voulait se réserver la proie entière, soit par un prêtre qui tentait de sauver les joyaux d'une divinité particulièrement honorée.

Un autre dépôt, moins important, mais encore fort intéressant, devait être trouvé trente-huit ans plus tard, sur le même terrain, par M. René Mercier, quand il fit des travaux pour arrêter les fuges du ruisseau. Ce dépôt a été publié dans le n° 69 de la Revue « Indochine » du 25 décembre 1941.

Outre le nombre considérable d'inscriptions nouvelles que donnèrent ces fouilles, un splendide piédestal à scènes multiples fort ancien, dans le temple N. E.¹ et le trésor dont je viens de parler, le cirque a encore fourni une vingtaine de statues remarquables de Çiva, de belles images de Ganéça, le dieu à tête d'éléphant, assises ou, ce qui est bien plus rare pour les unes et les autres, debout ; tout un groupe de petites divinités sur leurs montures, comme un Skanda dressé sur le dos d'un paon devant l'auréole que forme sa queue ; le plus grand lingga trouvé en Annam ; plusieurs curieux tympans de sanctuaires, l'un avec la danse de Çiva, un autre avec Ravana aux mille bras tentant d'ébranler l'Olympe hindou que le grand dieu maintient du pied négligemment, etc.

L'évolution des travaux fut la suivante : dégagement de la partie O. qui montrait les dispositions alors pour nous les plus originales dans le peu que nous savions sur ce sujet, les salles longues en particulier, et dura de mars à août, cinq mois ; puis, groupe E. où se trouve le sanctuaire A¹, avec sa nichée de chapelles ; puis ce fut le tour du groupe N. dont l'édifice principal ruiné nous livra les données indispensables sur la forme initiale, créatrice de l'art cham, le modèle en construction légère importé de l'Inde ; il est déjà ici dans son état second, la forme d'architecture mixte qui, seule, pouvait nous conserver une partie de ses éléments, le soubassement et les bases qui soutinrent murs et poteaux, tous en bois ; ceux-ci, naturellement, contraints de disparaître avec le temps. Ce précieux vestige nous apporta encore un remarquable piédestal aux nombreuses scènes sculptées, dont les Chams eurent la bonne idée de nous garder l'ordre en y inscrivant les lettres de l'alphabet sanskrit, que Louis Finot nous lut.

Ces deux ensembles nous menèrent jusqu'au début de 1903 ; en dernier lieu, ce fût le dégagement du groupe intermédiaire et du temple extrême-Ouest, l'un et l'autre nous mettant en présence de la décadence de l'art cham, alors que les précédents nous avaient livré les chefs-d'œuvre de son apogée.

Nous abandonnâmes ce point merveilleux, où nous avions lutté contre les hommes et les éléments presque toute une année, le 4 février 1903.

NGUYEN-GIA-TRI, artiste laqueur

par CL. M.

Lorsqu'on présente un peintre dans un article, on manque rarement d'écrire qu'il est « *bien connu du public* » ou mieux encore « *trop connu du public pour que nous nous permettions d'insister sur ceci et cela* ». Cette deuxième formule semble tout particulièrement astucieuse et confortable, avec son double avantage de chatouiller agréablement l'amour-propre de l'artiste et d'escamoter le manque d'information du journaliste.

Je rougirais de tirer cette vieille ficelle pour parler de Nguyễn-gia-Tri, d'autant plus que j'estime au rebours qu'il n'est pas assez connu et ne pourra même l'être de manière satisfaisante qu'après cette guerre et une grande exposition à Paris.

Aussi un peu perplexe devant ma feuille de papier, je songe à ce reporter en mal de copie qui voulut interviewer Courteline à propos de Molière. Ravi de son idée, il trouve dans un café, les pieds dans sa chère sciure, le père de Boubouroche prenant son apéritif coutumier. « Molière ? » répondit celui-ci, ça, c'est un bougre ! » Le journaliste ne put rien tirer d'autre d'un homme estimant qu'il fallait simplement aller voir jouer Molière ou le lire.

Je comprends tout à fait la critique comme Courteline et voudrais me borner à dire : « Les laques de Tri, mais allez donc les voir ! »

Pour vous y décider il suffirait d'illustrer cet article d'un grand nombre de ses œuvres. Malheureusement, un laque se reproduit toujours difficilement, et aujourd'hui il est aussi rare de trouver un bon rouleau de pellicule chez un photographe qu'une perle dans une huitre. En compensation, Hanoi offre un chapelet d'expositions : Maison de l'Information, Foyer d'Art Annamite, et bientôt le Salon.

Pour le visiter, choisissez une heure creuse si vous ne voulez pas en sortir étourdi et sans avoir rien vu. Cherchez les Tri et isolez-vous.

Ceux qui ont la chance de le connaître vont le voir chez lui. Ils le trouvent, en général, recherchant à la gouache un motif

sur un panneau. Ces panneaux de laque en chantier il y en a partout, dans la cour, dans toutes les pièces, sauf celle du fond, envahie par les dessins et les esquisses. Là, seul un lit, qui se fait tout petit sous un rayon de livres, permet d'identifier la chambre. C'est plutôt son magasin, son cellier. Inguimberty, qui fut son maître à l'Ecole des Beaux-Arts de Hanoi, dit quelquefois : « Allez donc voir Tri, il a fait du charbon pour un an ». Le charbon, ce sont justement ces dessins et ces croquis, éléments de ses futures compositions. Si vous lui demandez d'en voir, il les sort d'une pile ou d'un carton sans empressement mais sans ennui ni fausse modestie. Il est tellement à l'aise, et vous aussi, qu'on pourrait croire qu'ils sont d'un autre. On sait que d'habitude, avec les peintres, l'atmosphère est plus tendue et que le moindre mot prononcé semble porter comme de la moutarde sur un écorché vif. Tri met sa coquetterie à se faire oublier. S'il s'agit trop directement de lui, il se réfugie derrière des considérations ironiques, ou encore d'une main trempée d'eau il avive le coin d'un paravent et dit de son ton qui mue dans les notes graves : « C'est beau, la laque », de même que s'il n'y était absolument pour rien et du même ton pénétré dont il dirait : « C'est beau, le velours ». Ou il montre encore ses incrustations de coquilles d'œuf de poules ou de canes. Ici le bord des coquilles est si usé par le polissage qu'on dirait une pluie de gouttes de lait. Là elles sont serrées en bloc comme du marbre. Tri vous explique ailleurs comment faire plisser la laque en fines vagues ou comme de la peau de crocodile.

Avec ces recherches de matières, Tri doit avoir des joies comparables à celles de ces peintres d'autrefois qui broyaient leurs couleurs.

Quand on suit sa progression à travers ses travaux, on voit que sa palette s'est patiemment constituée, continuellement enrichie. Il s'en faut que les autres éléments de son talent se soient comportés d'une manière aussi régulière. Ce fait donne à son évolution un air heurté et fait croire à tort, lorsqu'on y regarde superficiellement, à un

changement d'orientation brusque vers les années 1939 et 1940.

Si sa palette s'améliore sans cesse, par contre, dès sa sortie de l'Ecole des Beaux-Arts, il semble bien qu'il soit en possession de tous ses moyens dans l'art d'esquisser et de composer. Son premier paravent fait à la sortie de l'Ecole le prouve. Il savait déjà arranger en vue de l'ensemble le clair et le foncé, tirer parti d'un morceau d'architecture ou de personnages en guirlande. Il s'était déjà sans doute proposé pour but « d'élever la laque au niveau de la peinture ». C'est dans cette phrase qu'il a donné, je crois, la clé de son évolution.

Après son premier paravent, qui est un coup de maître, se placent d'autres paravents et toute une série de petits panneaux. Tri fait ses gammes. Il progresse au point de vue technique, la réalisation devient impeccable, mais la lenteur d'exécution d'un laque et le souci du fini donnent parfois un ensemble un peu trop uniformément minutieux. Les vêtements des personnages sont remplis d'un ton qui veut être celui du tissu, il y a parfois comme un désir de vérité totale dans la couleur des visages, des plantes ou des animaux. Cependant il ne faut pas croire que Tri ait jamais pensé qu'élever la laque au niveau de la peinture, c'était faire de la peinture avec de la laque. C'est encore Inguimberty qui a dit de lui qu'à l'Ecole des Beaux-Arts il avait comme tout le monde, parfois commis des erreurs, mais toujours des erreurs d'homme intelligent.

De l'écueil qui vient d'être signalé et de la légère sécheresse de ses œuvres pendant cette courte période, Tri s'en est certainement rendu compte puisqu'on le voit tendre de plus en plus à employer uniquement des moyens d'expression de laqueur pour transposer la réalité. Jusqu'au jour où se manifeste assez brusquement le souci absolu de ne plus rien perdre de la fraîcheur de l'esquisse, la volonté de conserver la beauté d'une chose faite d'un seul coup, et même ces faux traits qui donnent un air de facilité et d'aisance, d'audace et de bonheur. Il faut, pour y parvenir sans tomber dans l'horrible « chic », beaucoup de jugement, de travail et de virtuosité pour faire dire en fin de compte au gros public, avec une moue de mépris que l'œuvre n'est pas terminée.

Maintenant donc, chez Tri, tout est d'accord. Sa palette est riche, son exécution parfaite et son dessin accompagne la hardiesse de ses esquisses. Dans cet effort pour faire disparaître toute impression de fatigue, le dessin très libre prend même parfois

l'aspect de croquis. Le fond qui transparait par places dans les personnages les rend comme « solubles dans l'air sans rien qui pèse ou qui pose », c'est ce goût du décor aérien, de l'atmosphère abstraite et spirituelle qui rend Tri si à l'aise dans les sujets religieux. Une personne ayant la foi, passionnée pour les arts comme on pouvait l'être à Florence au XV^e siècle, a deviné dès le début qu'il aurait l'esprit voulu et saurait traiter ces sujets difficiles sans forcer ni changer sa manière. Mais, objectent quelques-uns, Tri n'est pas chrétien. Je n'en sais rien, c'est probable, mais ce qui est certain c'est que des raisonnements de cette sorte ont puissamment contribué à maintenir le niveau de l'art religieux moderne à la hauteur du patronage malgré de bons efforts et de grands noms isolés comme ceux de Maurice Denis ou de Charlier, par exemple. Une belle chose est belle pour tous. Le sentiment du beau est un sentiment religieux, il élève l'esprit en rendant sensible l'idée de perfection et peut aider à croire. Saint-Augustin, malgré ses scrupules, reconnaît qu'au jour où il recouvrera la foi il était davantage ému par le sens des paroles lorsqu'elles sont modulées par une voix pure et qu'il répandit des larmes en écoutant les hymnes chrétiens qui, à cette époque, étaient chantés, il faut y insister, sur des mélodies païennes. Peut-être la méfiance envers la laideur conviendrait mieux, et aussi envers l'air dangereux que font respirer les saints de plâtre imprégnés de leur origine mercantile. J'ai visité une de ces usines d'où sortent les bondieuseries de boutiques qui attendrissent quelques bonnes âmes par leur fausse naïveté. Le directeur faisait visiter sa fabrique avec orgueil. Il y avait la salle des madones et la salle des saints. Dans une autre, sortis de leur moule, couchés sur une longue table, des centaines de Christ tous pareils faisaient la chaîne. Il y avait le grand modèle et le modèle réduit. Recroquevillés, pas encore fixés sur leur croix, les Fils Uniques de Dieu attendaient d'être teintés façon ivoire. C'était un spectacle vraiment choquant, certainement même pour une personne dénuée de tout sentiment religieux.

Depuis la Réforme, l'Eglise semble toujours flairer un piège sous la beauté. Mais doit-on rejeter tout raisonnement sous prétexte qu'il existe des sophismes ? Peut-être qu'aussi, en matière de beauté, beaucoup n'y regardent pas encore comme il faut.

Je sais qu'il y a d'admirables champignons vénéneux beaux comme des orchidées. Mais on a raison et il est bon de les



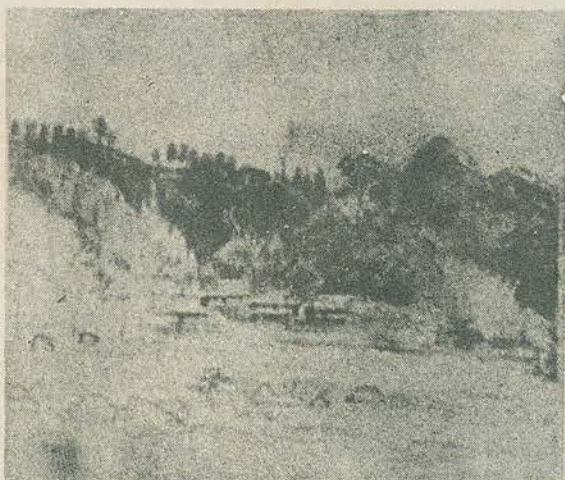
“ Voici des fruits, des fleurs
et puis voici des branches...”

Grappes de jeunes « joues roses »,
dans des décors exotiques, grâce des
lignes souples, équilibre des formes
et des taches...

Ce que la reproduction photogra-
phique actuelle permettra de discer-
ner encore parmi ces laques et ces
dessins de Nguyễn-gia-Trí ne per-
mettra pas cependant de jouir des
coloris frais de la matière, des eaux
transparentes du laque, des masses
opposées des noirs miroir et des
rouges cinabre.

Ces femmes évoquent l'élégance
d'un Watteau, les légèretés d'une
esquisse du XVIII^e français, les ma-
gies printanières d'un Botticelli.







Le laque de la page précédente est un immense panneau de douze mètres carrés. Et cependant Nguyễn-gia-Tri, pleinement maître de sa matière, réussit à dominer son sujet. Sous ses doigts, la laque est translucide comme une aquarelle, souple comme une feuille, givrée, miroitante ou granuleuse, dure comme charbon, chaude à l'œil, cassante comme cristal. Mêlée d'or, d'argent, de coquilles d'œuf ingénieusement réparties, poncée en couches successives. Les laques de Tri sont un chatouement. Ils vous emmènent sur l'aile du rêve à travers les légendes d'Annam ou dans cette ambiance lascive qui est celle de la jeunesse annamite actuelle. fleurs, jeunes filles et musique, poésie introspective dans une matière délibérément négligée.

admirer, l'erreur ne commence qu'en les mettant à la casserole.

Mais sans nous éloigner davantage, et puisqu'au fond, c'est la beauté féminine qui est en question, remarquons que Tri s'intéresse presque uniquement à elle. Dans son œuvre, un homme, c'est l'exception. Pour qu'il en dessine un, il faut que le sujet l'y force. On s'accommode fort bien de cette absence. Si bien qu'il faut longtemps avant de faire cette constatation, tant la chose paraît naturelle.

Les hommes en groupe se relâchent, il y faut au moins une femme pour les faire se bien tenir et les civiliser. Au contraire, les femmes, celles qui méritent ce nom, et que Tri nous montre, se surveillent, pas seulement entre elles, mais leur propre démarche, les plis de leur robe, la pose de leurs pieds, leur rire et l'air négligé de leurs déhanchements.

Ces beaux soucis qui font partie de leur naturel, Tri ne nous les découvre pas tout de suite. Ses derniers laques surtout font penser à ces livres qui offrent des sens superposés.

Il est arrivé à tout le monde d'admirer dans un bois l'écorce d'un arbre. On s'intéresse aux caprices de la mousse qui l'envahit comme les lichens une roche marine. Et tout à coup on aperçoit un animal immobile qui était là depuis longtemps sur cette écorce, ou tout près dans l'herbe.

Certains laques de Tri procurent cette émotion. Ils ne se livrent pas d'un seul coup. On prend d'abord plaisir à regarder le coin d'un panneau en coquille d'œuf craquelé comme un émail, ou sur un rouge profond une tache d'or semblable à ces traînées brillantes de lumière que laissent parfois les ailes des insectes et brusquement se dégage des matières précieuses que vous croyiez inhabitées une jolie nuque sur de belles épaules. Vous êtes introduit dans un groupe. Comme on regarde intensément

alors ! On s'étonne de ne pas avoir vu plus tôt toutes ces formes qui sont pourtant là très fortement indiquées dans l'essentiel de leur beauté. La coquille d'œuf sur la laque, comme éclairée aux flambeaux sur un ciel noir, donne à la scène l'éclat d'une fête nocturne. Le même souffle anime d'accord les arbres et les personnages. Couchée comme un chat sur un riche tapis, une joueuse de guitare se confie à la musique. Seules dans un coin de la composition, deux femmes retranchées dans l'ombre, observent, pensives. Elles sont drapées comme des antiques. Certaines formes architecturales évoquées derrière elles font deviner leur désir de connaître, de mesurer et de construire. Elles doivent se dire comme le philosophe, à l'écart de cette assemblée, que « ceux qui sont fortement agités par leurs passions ne sont pas ceux qui les connaissent le mieux ». Leur passion, c'est de savoir.

Quand on sort de chez Tri on n'est plus à la même température. On se dit, en prenant la digue Parreau, qu'il a ressuscité nos yeux d'enfants. Nous pensons avoir revu les somptueux papillons qui, piqués d'une épingle sur un bouchon, constituaient la principale attraction d'un vieil oncle collectionneur.

On traverse le Jardin Botanique qui paraît tout neuf. On s'imagine savoir ce que Tri ferait de cette mare aux lotus, de ces enfants qui regardent des paons dans leurs cages, de cet arbre, de l'étiquette qui est sur cet arbre. Tri nous élève au-dessus de nous-mêmes en nous apprenant à voir la grâce des choses.

Hélas, cette petite fièvre ne dure pas. On lui doit tout de même de mettre à leur vrai rang des préoccupations et d'avoir oublié aussi quelque temps les raseurs qui vous entreprennent sur des opérations de nettoyage ou sur le poids des bombes et la tristesse plus grande encore de tous les gens qui se prennent au sérieux.





(Suite) (1)

(Juillet-Octobre 1894)

3 juillet.

LES EMBARRAS DE HANOI.

On proteste contre la circulation des brouettes annamites chargées de longues et grosses pièces de bois qui, lorsqu'elles sont placées en travers, obstruent les rues au passage.

Si, à ce moment, une voiture vient à croiser, il faut que le coolie qui pousse cette brouette fasse des efforts inouïs pour dégager le passage, au risque de faire perdre l'équilibre à son appareil et d'écraser les gens qui circulent à côté.

LA CRISE DU PAIN ET DES POMMES DE TERRE A HAIPHONG.

La peste qui sévit à Hongkong empêche les marchandises d'arriver à temps et provoque leur raréfaction sur le marché.

Haiphong a failli manquer de pain et l'on a dû s'adresser au service des subsistances pour obtenir la farine nécessaire.

En outre, les pommes de terre atteignent le prix exorbitant de 10 cents le kilo, ce qui est énorme, le cours habituel de cette denrée étant de 4 cents le kilogramme.

LES BELLES ANNONCES.

AUX FABRIQUES DE FRANCE-HANOI

Arrivage par dernier courrier de lissus nouveautés pour dames : toile nationale en 130 cm. de large, à **2 fr 50** le mètre (échantillon par poste).

Brodequins haute tige, cuir noir quadrillé, première solidité : **26 francs**.

Bottines lacées, fortes, doubles semelles, imperméables, spécialité de la maison : **30 francs**.

Tulle français pour moustiquaire : **2 francs** le mètre.

5 juillet.

UN BEL EXPLOIT.

Le lieutenant de vaisseau Simon, par une dépêche datée de Sambor, le 15 juin 1894, fait savoir que l'enseigne de vaisseau Levay a réussi à franchir, le 31 mai, avec la canonnière « Massie », le rapide de Keng-Sa, en amont de Kemmarat, réputé jusqu'alors comme infranchissable.

Au delà de ce rapide, la navigation est libre sur 500 kilomètres.

Durant l'opération, la chaîne du gouvernail se brisa et le « Massie » se trouva désarmé dans un chenal de 30 mètres de large parcouru par un courant de 4 mètres à la seconde. Ce n'est qu'après 20 minutes d'angoisse et grâce au sang-froid de l'équipage et à l'habileté du commandant que la canonnière put être tirée de ce mauvais pas.

6 juillet.

LA PIRATERIE A MONCAY...

Le tram, parti de Moncay le 21 juin et portant le courrier de France dans les postes frontalières, a été enlevé par les pirateries entre Loc-Phu et Than-Poun.

... A LANG-SON...

Les recherches conjuguées, du colonel Gallieni au Tonkin et du maréchal Sou en Chine, pour retrouver la bande qui détient prisonnier M. Carrière, sont demeurées infructueuses.

... ET SON REMÈDE.

La création de tout un système de blockhaus rapprochés sur la frontière de Caobang à Lang-Son a donné plus de résultats en six mois qu'on n'en avait obtenus depuis sept ans.

C'est à l'initiative de M. le colonel Gallieni, commandant du 1^{er} et du 2^e Territoires, qu'est due la construction de ces blockhaus espacés de 25 à 30 kilomètres, qui empêchent la circulation des pirates chinois.

9 juillet.

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA NOUVELLE SALLE DE LA PHILHARMONIQUE DE HANOI.

La cérémonie de la pose de la première pierre de la nouvelle salle de la Philharmonique a eu lieu hier, sous la présidence de M. Chavassieux.

MESURES CONTRE L'ÉPIDÉMIE DE PESTE.

Les habitants de la ville de Haiphong, craignant de voir l'épidémie de peste de Hongkong envahir leur cité, ont demandé que la Commission consul-

(1) Voir nos numéros 178, 182, 187, 191, 200.

tative municipale d'hygiène se réunisse deux fois par mois.

Cette commission a décidé : 1° que le nombre des pensionnaires chinois des dortoirs de la ville ne pourrait dépasser 20 par établissement, ce qui correspond à environ 4 mètres cubes d'air par individu ;

2° qu'il convenait de mettre les propriétaires dans l'obligation de remblayer les mares situées sur leurs terrains ;

3° que les latrines publiques seraient passées à la chaux et leurs murs badigeonnés au coaltar, jusqu'à un mètre de hauteur ;

4° que le quartier chinois serait doté de caniveaux, les cours de ses maisons dallées et les parois des logements passées à la chaux.

13 juillet.

POUR LES FONCTIONNAIRES FATIGUÉS.

M. le Résident Supérieur p. i. vient de décider que les fonctionnaires, qui, sans être malades, se trouveraient fatigués, pourraient être traités à Dossin, aux frais du Protectorat pendant un congé dont la durée serait à déterminer.

Les fonctionnaires voyageront sur réquisition de leur poste à Dossin et seront logés et nourris au Grand-Hôtel.

CONSTRUCTION D'UN POSTE A CHO-CHU.

Le poste de Cho-Chu, que construit le garde principal Marmier, sera occupé le 14 juillet. Dans son état actuel, il met déjà les troupes à l'abri d'un coup de main, mais, il ne sera terminé complètement que dans trois mois.

Le nouveau poste est bâti sur le même emplacement que celui choisi par M. le général Borgnis-Desbordes.

17 juillet.

LE SORT DU DOUANIER CARRÈRE.

La bande qui a enlevé M. Carrère, n'ayant pu passer en Chine, a réussi à amener son prisonnier dans la région de Thai-Nguyên, chez Ba-Ky. Celui-ci compte, en se servant d'intermédiaires, obtenir une partie de la rançon qui sera payée pour délivrer le prisonnier.

Il serait vraiment temps que ledit Ba-Ky soit mis en demeure de cesser ses agissements et de respecter les conditions de son traité de soumission.

Le consul de Long-Tchéou aurait, paraît-il, reçu de Carrère une longue lettre dans laquelle le malheureux prisonnier relate les souffrances morales de sa captivité et les souffrances physiques que lui occasionne sa blessure.

20 juillet.

L'URBANISME A HAIPHONG.

Le nouvel hôtel des Postes et des Télégraphes situé à l'angle des boulevards Paul-Bert et Courbet est à peu près terminé et les différents services y seront installés dans quelques jours.

Le boulevard de la République est terminé jusqu'au boulevard Courbet. Dès que la mare Coutel aura été remblayée, on poursuivra son achèvement jusqu'au square Paul-Bert.

24 juillet.

COMMISSION DE DÉLIMITATION DE LA FRONTIÈRE.

La Commission chargée de délimiter la frontière entre le Tonkin et le Yunnan a dû interrompre ses travaux, faute d'entente avec les Chinois.

27 juillet.

SOIRÉE AU « CHAT D'OR ».

Le club célèbre du « Chat d'or » annonce une soirée qui promet d'être des plus réussies.

Au programme : une comédie d'Alfred de Musset, « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée », et une de Labiche, « Un garçon de chez Véry ».

Malheureusement, l'exigüité des locaux ne permet pas de recevoir plus d'une centaine d'invités et les sociétaires, assaillis de demandes d'invitation, ne savent où donner de la tête.

30 juillet.

DISPARITION D'UN DÉTACHEMENT.

On est sans nouvelles d'un détachement de six tirailleurs commandés par un soldat européen de 1^{re} classe, parti, il y a huit jours de Pac-Si, en direction du poste de Vac-Hai.

On craint que la petite troupe n'ait été enlevée par les pirates.

1^{er} août.

SOUSCRIPTION.

Une liste de souscription circule en ville, en vue de doter la cathédrale de Hanoi de cloches et d'une horloge.

Le devis prévoit :

Quatre cloches formant carillon savoir :

mi-bémol, 1.500 à 2.000 kilos ; fa, 1.500 à 1.800 kilos ; sol, si bémol, 1.000 kilos environ et une horloge sonnant les heures, les demies et les quarts.

3 août.

OUVERTURE D'UN CAFÉ CHAMPÊTRE A HANOI.

Le propriétaire du café du Grand-Bouddha vient d'obtenir l'autorisation d'ouvrir un café champêtre sur le mamelon du jardin Botanique.

La population de Hanoi se réjouit de cette mesure, qui lui permettra de passer des moments agréables, assise au frais, au milieu d'un site champêtre. Elle demande qu'en outre la musique militaire donne un concert une fois par semaine au jardin Botanique et qu'on installe quelques bancs dans les allées.

4 août.

RETOUR DU DÉTACHEMENT DE PAC-SI.

Le petit détachement, dont on avait craint la disparition, vient de rentrer à Pac-Si.

Surpris par une bande de pirates trop forte pour qu'on put songer à lui résister, le convoi et son escorte durent se cacher dans la montagne, où ils s'égarèrent et ne retrouvèrent leur chemin qu'au bout de plusieurs jours.

8 août.

A HANOI.

Une pétition circule en ville pour demander à l'autorité militaire de supprimer la ligne Decauville, qui passe dans la rue des Teinturiers et dont l'utilité semble avoir diminué depuis l'ouverture du nouvel hôpital. Dans une voie aussi fréquentée, cette ligne constitue une gêne et même un danger.

Les pluies abondantes de ces derniers temps ont retardé la date d'ouverture du nouveau cimetière de la route de Hué.

17 août.

LES VOYAGES DE M. PAVIE.

M. Pavie est arrivé du Cambodge, venant de Luang-Prabang. Il compte arriver à Hanoi vers le milieu de septembre.

M. Pavie est descendu à Lakhône à bord du « Massie », dont on se rappelle l'audacieux exploit.

18 août.

ENCORE LES MÉFAITS DES POUSSÉS.

Les habitants des rues Paul-Bert et Jules-Ferry, dont les maisons avoisinent les cafés, se plaignent à nouveau qu'il leur est impossible de fermer l'œil jusqu'à une heure avancée de la nuit, à cause du bruit que font les pousse-pousse.

Il suffit qu'à 2 heures du matin, deux consommateurs attardés se trouvent attablés dans un café pour qu'il y ait vingt pousse-pousse à les attendre.

Dès que l'un d'eux fait mine de se lever, tous les coolies, comme un seul homme, se précipitent en traînant leur véhicule et font assaut de cris et de tapage pour charger le client.

LE CHEMIN DE FER DE LANG-SON.

Cette fois il ne reste à construire que le tronçon Langson-Banthuy et on espère que ce travail sera terminé avant trois mois d'ici.

La gare de Lang-Son est achevée et ce quartier est devenu le plus animé de la ville.

La nouvelle Résidence et le Trésor s'élèveront à l'angle nord-ouest de l'ancienne citadelle.

Enfin, on termine le blockhaus qui couvre la plaine de Ky-Lua.

TRANSFERT DES BUREAUX DE LA RÉSIDENCE.

Les bureaux de la Résidence-Province viennent d'être transférés rue de la Mission. Cette installation n'est que provisoire, car on prévoit la construction d'un bâtiment qui comprendra le logement du Résident ; les bureaux français et annamites et, à proximité, la garde civile indigène.

De ce fait, la pagode de la rue Jules-Ferry où étaient logés les anciens bureaux a été rendue au Kinh-Luoc.

Son Excellence se propose de reconstruire cette pagode, qui tombe en ruines, en déplaçant le bâtiment principal pour qu'il se trouve au centre des jardins situés en bordure de la rue Jules-Ferry et du Petit Lac.

23 août.

LE SORT DE M. CARRÈRE.

On est sans nouvelles de M. Carrère, le douanier prisonnier de la bande Ma-Man.

Les négociations avec Ba-Ky n'ayant pas abouti, on suppose qu'il a été conduit chez A-Coc-Thuong.

27 août.

OUVERTURE DE L'ÉCOLE DES FRÈRES.

Le 1^{er} septembre, s'ouvrira l'établissement des Frères des Ecoles chrétiennes destiné aux enfants européens.

L'école est située dans les bâtiments de la Mission, rue de la Cathédrale. Les élèves y recevront l'enseignement primaire supérieur.

Tarif : demi-pensionnaire 7 piastres par mois ; externe 2 piastres par mois.

L'exiguïté des locaux ne permet pas d'envisager la création d'un internat.

28 août.

ATTENTAT A MONCAY.

M. Chaillat, chef de poste des Douanes à Moncay, vient d'être assassiné la nuit dernière. Sa femme et sa fille ont été enlevées. On attend d'autres détails.

29 août.

DES DÉTAILS SUR L'AFFAIRE DE MONCAY.

L'attentat a été exécuté par une bande d'une trentaine de Chinois qui se sont glissés dans le village pendant la nuit et ont pu cerner la maison de M. Chaillat, sans avoir été aperçus.

Le douanier est tombé mortellement frappé, après s'être défendu pendant quelques instants, aidé de ses matelots. Puis les pirates se sont enfuis, emmenant en captivité M^{me} et M^{lle} Chaillat.

On est sur leurs traces.

7 septembre.

LES PRISONNIERS DE MONCAY.

Les bandes chinoises, qui détiennent prisonnières M^{me} et M^{lle} Chaillat, sont plus humaines qu'on ne l'aurait cru tout d'abord. M^{me} Chaillat, qui a pu écrire au colonel Dumont, se dit bien traitée et sa fille est l'objet de beaucoup d'égards.

Dés émissaires viennent à Moncay prendre des vivres pour les captives. Malgré les précautions qu'ils avaient prises d'emprunter des chemins détournés, on a pu déterminer que M^{me} et M^{lle} Chaillat devaient être détenues dans une des nombreuses grottes de Vai-Cai, près de Pak-Si.

On a parlé d'une rançon de 20.000 piastres demandée par les pirates, mais, cette fois, le Gouvernement français est décidé à intervenir par la voie diplomatique auprès de la Chine pour mettre fin à ces actes de piraterie.

8 septembre.

LA ROUTE DE DOSON.

Le coup de vent de la semaine dernière a produit une très forte marée et les eaux ont recouvert à peu près complètement la route de Doson.

Des éboulements assez considérables rendent impossible la circulation des voitures ; l'empierrement a beaucoup souffert et les ponts, de plus en plus branlants, menacent constamment de s'écrouler.

On peut dire que jamais l'état de la route n'a été aussi pitoyable.

La route actuelle a été aussi mal comprise que possible et nécessitera sans cesse des réparations coûteuses, à moins qu'on ne se décide à faire une chaussée solide, suffisamment élevée pour que les plus hautes marées ne puissent l'atteindre et assez bien nivelée pour que les eaux de pluie ne la ravinent pas.

13 septembre.

HEUREUSE NOUVELLE !

Un journal tonkinois publie le rectificatif suivant :

« Nous avons été involontairement induits en erreur par un de nos amis qui nous avait annoncé la mort de M. R... Nous sommes heureux de faire savoir à nos lecteurs qu'il se porte à merveille et que c'est son associé M. P... qui est décédé. »

17 septembre.

LES VOYAGES DE M. PAVIE.

M. Pavie, ministre résident de Bangkok et commissaire du Gouvernement de la République au Laos, ne restera parmi nous que quelques semaines.

Il se mettra en route dans le courant d'octobre et, par la rivière Noire, gagnera Lai-Chau où il organisera son convoi pour la mission qu'il va

remplir sur nos frontières de Chine et de Birmanie.

Ensuite, il redescendra par le Mékong et, chemin faisant, achèvera l'organisation de la rive gauche et s'assurera de l'exécution des clauses du traité signé par le Siam.

Il compte être de retour à Saigon dans le courant d'avril.

LES POUSSÉS « INDÉSIRABLES ».

On réclame à nouveau dans la presse contre les pousse-pousse et leurs conducteurs.

Quoique nous soyions, au Tonkin, habitués, dit l'auteur de l'article, à une propreté toute relative, nous ne saurions tolérer plus longtemps la malpropreté repoussante des coolies pousse et de leurs véhicules.

A HAIPHONG.

On se préoccupe déjà à Haiphong du prochain bal costumé de la saison d'hiver. Il sera donné par les célibataires et la date choisie sera probablement celle du 31 décembre 1894.

Hanoi devrait bien suivre cette impulsion, car réellement depuis quelques mois un calme complet y règne.

Il y a bien chaque semaine deux ou trois réunions particulières (telle la « pendaïson de crémaillère » qui a eu lieu la semaine dernière chez M. Brien, le sympathique inspecteur des Postes et Télégraphes), mais ce sont toujours les mêmes personnes qui sont invitées. Cela ne suffit pas, il faudrait quelques bals officiels où tout le monde puisse prendre sa part des réjouissances.

20 septembre.

ATTAQUE D'UN TRAIN A BAC-LÊ.

Lundi soir, vers 4 h. 30, le train régulier descendant de Phu-lang-thuong a été attaqué par une bande de pirates aux environs de l'ancien poste Robinson.

Trois militaires européens qui descendaient par hasard ont à peine eu le temps de répondre par quelques coups de fusil.

La locomotive a été percée en plusieurs endroits. Le mécanicien et une quarantaine de coolies ont été tués. Des civils, qui voyageaient en première classe, ont évité la mort grâce à leur présence d'esprit : entendant des coups de feu, ils se couchèrent à plat ventre dans les wagons.

Le chauffeur, qui était demeuré seul sur la machine, put ramener le train jusqu'à Bac-Lê.

En quittant les lieux de leur exploit, les pirates emmenèrent prisonniers M. Chesnay, le colon de la ferme des Pins, et son employé. Tous deux avaient quitté le premier train au Km. 36, vers 3 h. 20, pour visiter les débroussailllements et comptaient reprendre le régulier à Sui-Ganh.

21 septembre.

DE GRACE, MONSIEUR LE RÉSIDENT-MAIRE,
PRENEZ PITIÉ DES PAUVRES HANOIENS !

Lettre ouverte.

« 1° Bien que vous ayez pris, Monsieur le Résident-Maire, un arrêté prescrivant l'usage des tinettes mobiles, et en nous excusant d'insister sur un tel sujet, nous vous signalons que bon nombre de vos administrés continuent à vendre à des « industriels » annamites le produit de leurs déjections quotidiennes.

C'est à l'heure de la sieste, moment où il y a peu de monde dans les rues, qu'a lieu ce commerce peut-être lucratif, mais à coup sûr malodorant ;

» 2° Nous attirons également votre attention sur

les arbres de la rue Vieille-des-Tasses, qui ont tellement besoin d'être élagués que leurs branches atteignent les capotes des poussettes qui circulent dans cette rue. Quand on passe en voiture, il faut se baisser pour ne pas avoir sa coiffure arrachée ;

» 3° Le service des bouages est, lui aussi, très mal fait. Il n'y a que quatre tombereaux pour l'assurer. Au bout d'une heure, ils sont pleins, vont au dépotoir et n'en reviennent plus.

» Dans certaines rues, le tombereau passe tous les quatre ou cinq jours et encore les coolies sont tellement pressés qu'ils ne s'arrêtent même pas pour recevoir les détritus qu'on leur apporte. Certains, même, reçoivent d'une façon « frappante » les boys qui viennent vider la baille ;

» 4° Enfin, nous vous signalons encore que l'éclairage de l'avenue du Grand-Bouddha est des plus défectueux. Les lampes sont cassées et les verres malpropres. Dès 9 heures du soir, la moitié des lampes sont éteintes par le vent ou le manque de pétrole et ceci gêne énormément la circulation dans cette voie très fréquentée le soir après dîner.

» Monsieur le Résident-Maire ayez pitié de nous ! »

26 septembre.

DUEL.

Une rencontre à l'épée vient d'avoir lieu entre le docteur Le L... et M. B... Motif : discussion suivie de voies de fait de la part de M. B... Le docteur avait la qualité d'offensé.

Le duel a eu lieu à 5 heures du soir à la Pagode des Corbeaux.

LA SAISON THÉÂTRALE.

Par le prochain courrier, arrivera la troupe théâtrale dont les débuts au théâtre de Hanoi sont fixés au 15 octobre.

Voici un aperçu du programme.

Opérettes : la « Mascotte », le « Petit duc » les « Cloches de Corneville », le « Jour et la nuit », la « Petite mariée », le « Cœur et la main », la « Grande duchesse », les « Noces de Jeannette », le « Maître de chapelle », « Farfadet », le « Petit Faust », la « Fille de Mme Angot », « Chouffery », « Bonsoir, voisin », le « Violoneux », etc.

Comédies : « Durand et Durand », l'« Etincelle », un « Caprice », « Madame la Maréchale », la « Papillonne », le « Bonheur conjugal », les « Ménages parisiens », « Ma cousine », les « Surprises du divorce », « Coquin de printemps », « Francillon », la « Princesse de Bagdad » l'« Étrangère », etc.

29 septembre.

LA SÉRIE DES DUELS CONTINUE.

Il s'agit cette fois d'une rencontre au pistolet qui a eu lieu sur la route circulaire, entre M. H... et le même M. B... déjà cité.

1^{er} octobre.

LA PIRATERIE A PHU-LANG-THUONG.

Les pirates, encouragés par leur dernière capture, envoient chaque jour des lettres de menaces aux Européens habitant Phu-lang-thuong. Ils projettent, paraît-il, d'enlever maintenant des personnages de marque. On voit que le métier est lucratif et moins dangereux que les attaques de convois armés.

2 octobre.

LES EMBELLISSEMENTS DE HAIPHONG.

Le boulevard Paul-Bert, depuis la rue de Négrier jusqu'au canal Bonnal, est barré. On tra-

vaille à établir la rampe d'accès du nouveau pont, qui sera ouvert à la circulation dans quelques semaines. L'avenue de l'Hippodrome est maintenant complètement empierrée.

4 octobre.

LA DÉTENTION DE M. CHESNAY.

D'après les nouvelles reçues, M. Chesnay serait détenu par le Dê Tham dans les environs de Nham. Il est en bonne santé et n'a pas été l'objet de mauvais traitements de la part de ses ravisseurs.

Mgr Velasco, évêque espagnol de Bacninh, a été chargé par le Protectorat de traiter sa libération.

... ET CELLE DE M^{me} CHAILLET ET SA FILLE.

Les pourparlers engagés par le R. P. Granpierre pour le rachat de M^{me} et M^{lle} Chaillot sont retardés par suite de l'intervention malencontreuse d'un employé des Douanes, qui a essayé, lui aussi, d'obtenir leur délivrance.

6 octobre.

SOIRÉE AU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL.

Plusieurs personnes ayant demandé quelle devait être la tenue à la prochaine soirée du Gouvernement général, il est précisé que la tenue sera facultative : en blanc ou en habit, mais « que la chemise sera de rigueur » (sic).

8 octobre.

On annonce l'arrivée à Saigon du prince Henri d'Orléans, accompagné de M. Emile Roux, enseigne de vaisseau, et de M. de Grandmaison. Il sera au Tonkin dans la première quinzaine de décembre.

13 octobre.

L'URBANISME A HANOI.

Sur la demande du Résident-Maire (pour une fois, bravo, M. le Résident-Maire !) l'usine d'électricité installera, dans les rues de Hanoi, plusieurs horloges électriques dont le cadran sera éclairé la nuit par une lampe à incandescence.

14 octobre.

LES EXIGENCES DU DÊ THAM.

Les pourparlers pour la délivrance de M. Chesnay, ne progressent pas. Sur la demande de l'in-

teressé toute expédition militaire a été suspendue, le moindre mouvement de troupes risquant de faire mettre à mort le prisonnier.

Le Dê Tham demande un premier acompte de 1.000 piastres pour la rançon, du riz pour sa bande et dix fusils Winchester. Il est en outre question de soumission et il exige en échange la direction d'une région difficile, avec solde pour nourrir ses partisans.

Un des hommes du Dê Tham a apporté la montre du Chef pour la faire réparer ou en acheter une neuve, en cas d'impossibilité.

17 octobre.

AU THÉÂTRE.

Débuts de la troupe avec « la Mascotte ». La salle était archi-comble et les décors ravissants. Les artistes ont fait preuve de beaucoup de bonne volonté. Mais ce qui était bien faible, c'étaient les chœurs. En style de théâtre, on emploie toujours le pluriel, mais ici, le singulier serait presque trop fort. Malgré tous les efforts des recrues locales, l'ensemble laissait à désirer.

Il est également désagréable, quand on a loué une place de la trouver, en arrivant, déjà occupée par une autre personne. Le système qui consiste à louer plusieurs fois le même fauteuil a peut-être du bon pour la recette, mais n'est vraiment pas à recommander.

23 octobre.

DANS LES POSTES ET TÉLÉGRAPHES.

On pense que la nouvelle salle d'attente du bureau de poste de Hanoi sera livrée avant peu au service ; au lieu de l'étroit couloir où s'entassait le public, il y aura une vaste salle bien aménagée.

Quatre portes y donneront accès et le nombre des guichets sera porté à quatre. A l'extérieur se trouveront la boîte aux lettres et les boîtes destinées à recevoir les échantillons.

Un remaniement complet des salles du rez-de-chaussée va permettre l'installation commode des services postaux et télégraphiques.

C'est avec plaisir que le public et les agents de l'Administration voient l'Hôtel des Postes subir des transformations, qui auraient dû être réalisées depuis longtemps.





Les miracles des IMMORTELLES DANS LE SUD DE L'ANTIQUE THĂNG-LONG

par NGUYEN-VAN-HUYEN

QUAND l'empereur Thai-Tô, fondateur de la dynastie des Ly (1010-1225), vint fixer sa capitale à l'emplacement actuel de Hanoi, il vit apparaître sur le fleuve Rouge, qui contourne l'enceinte impériale, un énorme dragon qui disparut peu après dans les airs. Il ordonna d'appeler sa ville « Thang-Long thành », capitale au « Dragon qui plane ». C'était en l'an 1010.

Depuis près de mille ans, Thang-Long est resté la capitale politique, intellectuelle et morale de l'Empire d'Annam. Et les quartiers Sud sont justement célèbres à cause de la présence dans leur sein du « Van-miêu », temple de Confucius et des grands lettrés. Ils étaient très fréquentés par cette multitude d'étudiants qui venaient dans la cour d'honneur du temple des parents de Confucius édifié dans l'enceinte même du Van-miêu, écouter les commentaires des vieux classiques, ou qui passaient ou logeaient dans leurs artères pour être à proximité du camp des concours littéraires situé non loin de là, entre la rue des Teinturiers et l'hôpital du Protectorat.

C'est dans ces mêmes parages, si fortement mis en valeur par ces jeunes éléments de notre élite nationale, que se sont réalisés les miracles de certaines « immortelles célestes ». Le verbe populaire, les fins pinceaux de quelques lettrés ont brodé autour de ces dernières des légendes d'une exquise inspiration (1). Le plus célèbre de ces miracles est celui de la « Butte de la Tortue d'or » de Bich-câu, qui se trouve à l'angle sud-ouest des anciens remparts du Palais impérial.

Dans le Bich-câu, vivait autrefois, dit la légende, sous les Trần suivant les uns, sous les Lê d'après les autres, un étudiant du nom de Trần-Uyên, communément appelé

Tu Uyên à cause d'un titre qu'il avait hérité de ses parents. Orphelin de père et de mère à l'âge de quinze ans, il vivait de ses talents littéraires.

Il aimait fréquenter, en compagnie de ses amis, les beaux sites pour y faire des vers. Mais il ne croyait pas à l'existence des génies et des immortels.

Une année, il y eut une grande fête à la pagode de Ngoc-hô. Tu Uyên s'y rendit parmi une foule innombrable. Le soir, alors que tout le monde était reparti, notre jeune étudiant s'attardait encore à la porte. Il tomba soudain devant lui une feuille d'arbre qui portait un poème. Après l'avoir lu, il soupira en ces termes : « Moi qu'on a toujours considéré comme un grand poète, comment pourrais-je entrer en relation avec l'auteur de ce poème pour lui dire mes sentiments ? »

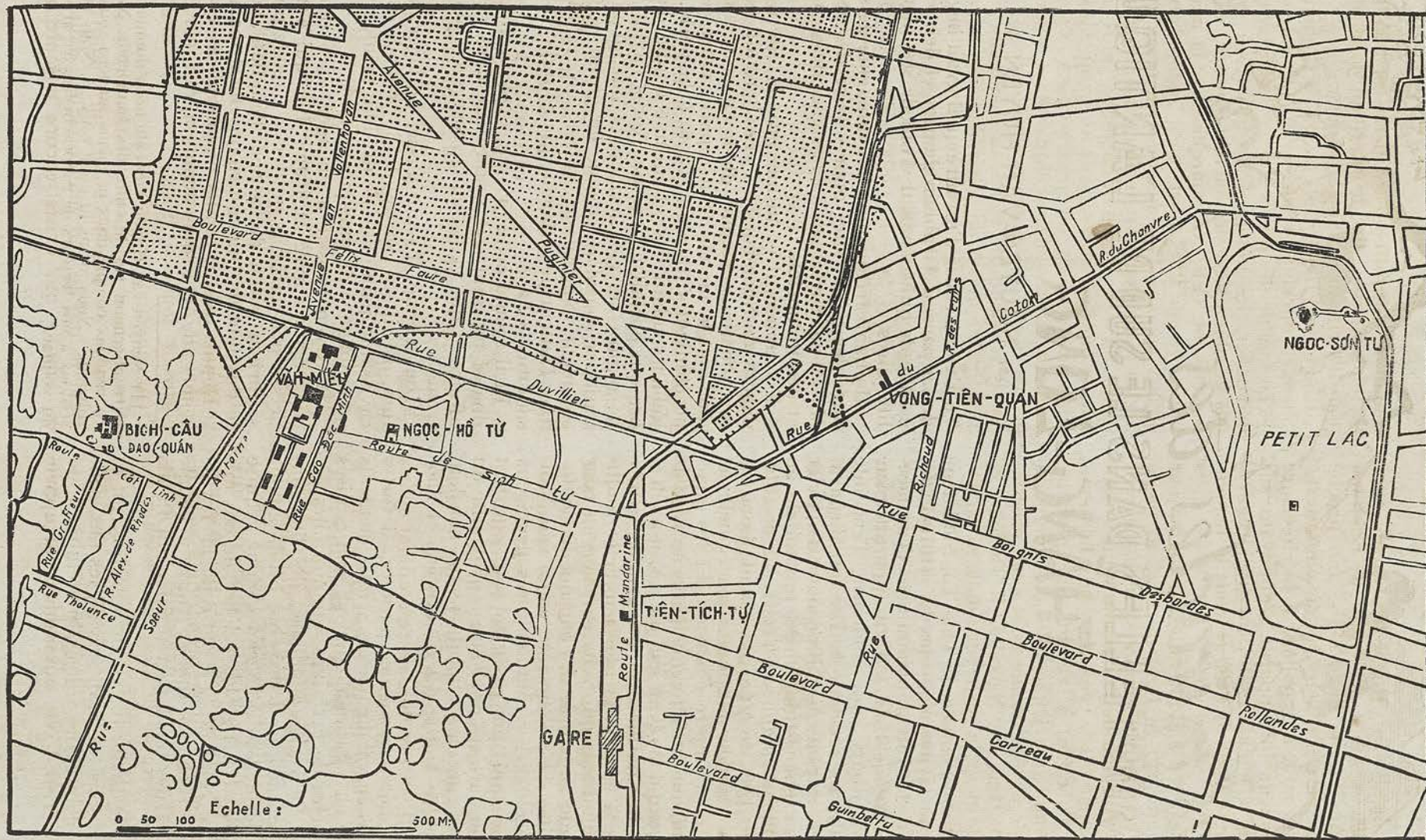
Et il ajouta cette prière : « Que le Bouddha si puissant soit inspirateur dans cette affaire et que cette feuille rose serve d'entremetteuse ! »

Tout à coup, il sentit passer un léger parfum. Et il vit sortir de la pagode une ravissante jeune fille de dix-huit printemps, accompagnée de quelques autres.

Tu Uyên réussit à engager une courte conversation avec la jeune fille, qui s'empressa peu après de quitter la pagode pour se diriger, suivie de loin par l'étudiant, vers le Pavillon de Quang-van où elle disparut.

Depuis lors, il tomba amoureux de cette jeune fille. Quelque temps après, sur les

(1) Nguyễn-van-Huỳnh vient de nous donner un livre charmant sur le culte des Immortels. Nous en rendons compte dans ce même numéro sous la rubrique « Nous avons lu pour vous... ». Nous conseillons à nos lecteurs de rapprocher notre article du volume.



Hanoi des Immortelles. — Situation des principaux temples.

conseils de son ami Hà, il se présenta pour demander un songe au temple de Bach-ma (situé dans la rue des Voiles, tout proche de la Maison des Congrégations chinoises).

Dans la nuit, un vieillard à la chevelure toute blanche lui apparut, s'appuyant sur un bâton. « Demain matin, lui dit-il, rendez-vous sur le Pont de l'Est et vous la trouverez ».

S'étant réveillé, il attendit le point du jour et se rendit sur le Pont de l'Est. Il passa toute la journée à attendre sans rien découvrir. Et il s'apprêtait à partir quand, soudain, s'offrit à ses yeux un vieux bonhomme, qui cherchait à vendre une peinture représentant une jeune fille, en tout point semblable à la personne qu'il avait rencontrée à la fête de Ngoc-hô. Il l'acheta et l'emporta pour la suspendre dans sa chambre d'étude.

A chaque repas, il préparait deux paires de bâtonnets et deux bols et invitait la personne peinte sur le tableau à y prendre part.

Un jour, à son retour de l'école, il trouva tout prêt un plateau chargé de mets. Et il remarqua que l'épingle du turban de la jeune fille du tableau s'était légèrement déplacée. Devinant ce qui s'était passé, il se mit à manger les mets placés sur le plateau.

Le lendemain, il feignit d'aller à l'école. A mi-chemin, il revint sur ses pas et trouva la jeune fille du tableau en train de travailler dans la cuisine. Il se précipita vers elle et lui dit : « Pourquoi m'avez-vous fait tant attendre et languir ainsi ? Puisque, enfin, je vous retrouve, comment vous momez-vous ? »

— Je m'appelle Giang-Kiêu, répondit-elle. Obéissant à l'ordre du ciel et sur la recommandation du Génie de Bach-ma, je viens ici contracter une union terrestre. »

Ainsi, le jour même, notre étudiant épousa l'Immortelle céleste...

Mais quelque temps après, il se mit à boire avec excès et brutalisa sa femme.

Indignée et lasse de lui répéter ses conseils, elle le quitta et s'envola dans les airs.

Quand l'étudiant eut recouvré ses sens, et qu'il s'aperçut de la disparition de l'être aimé, il se lamenta. Voyant que la chose était irréparable, il se préparait à se pendre quand la jeune immortelle réapparut. Tu Uyên, plein de larmes, lui présenta ses excuses et s'engagea à se corriger.

Dès lors, ils vécurent ensemble très unis. Au bout d'un an ils eurent un fils.

Quant à Tu Uyên, inlassablement, il con-

tinuait à « chauffer les Annales et bouillir les classiques » afin de voir un jour son nom inscrit sur le tableau d'or.

Un matin, l'Immortelle lui dit : « Bien que le bon renom soit à respecter, que les mœurs de ce monde des poussières ne soient pas à dédaigner, les humains ne vivent ici que des combinaisons des éléments terre, eau, feu et vent. Cette vie marquée par la naissance et par la mort n'est comparable qu'aux écumes des eaux ou à la rosée des herbes ; elle peut disparaître en un rien de temps. Avec plus d'intelligence, plus de talents que les autres, vous aurez au maximum soixante-dix ou quatre-vingts ans de bonheur, au minimum cinquante ou soixante ans. Cette vie humaine, même remplie par cent années de richesses et d'honneurs, n'est qu'un matin de loisir dans le monde des immortels. Puis, sait-on seulement où sont maintenant les héros antiques ? D'ailleurs, la joie, la douleur, l'union, la séparation ne sont que les lots ordinaires des humains. Ne les avez-vous pas déjà piétinées pendant toute votre jeunesse ? Ne vaut-il pas mieux dès ce jour abandonner vos sept passions, laver vos six désirs pour aller vous promener les matins dans les trois chaînes de montagnes, les soirs dans les neuf cieux, en compagnie de la lune et des vents ? »

Tu Uyên resta pensif sans mot dire. L'Immortelle reprit : « N'est-ce pas vrai que pour les hommes le devoir le plus sacré est celui d'entretenir ses parents ? Vous, vous n'avez plus ni père ni mère ! Pour ma part, je ne tiens pas à la richesse et aux honneurs. Comment pouvez-vous vous déterminer à vous emprisonner dans ce monde des douleurs pour chercher de quoi entretenir un seul être mortel ? »

L'étudiant comprit et dit : « Si vous ne m'aviez pas indiqué le mauvais chemin des rêves, un peu plus je serais tombé dans le filet du monde des poussières. »

Et depuis lors, il abandonna le désir de poursuivre ses ambitions littéraires. Il se consacra entièrement à l'étude de la doctrine de l'immortalité.

Un jour, dans la suite, deux grues blanches descendirent des cieux avec un message céleste. Et tous les trois s'envolèrent sur le dos de ces oiseaux merveilleux et disparurent dans les airs.

Quelque temps après ils se manifestèrent miraculeusement à la population du lieu. Et on édifia en leur honneur, sur l'emplacement même de leur ancien refuge d'étude, un temple qui existe encore aujourd'hui

sous le nom de Bich-câu dao-quan (Centre taoïque de Bich-câu)

La pagode de Ngoc-hô, qui se trouve actuellement dans la route de Sinh-tu, est connue non seulement comme le lieu de rencontre de Tu Uyên et de la belle Giang-

Kiêu, elle est encore immortalisée par le miracle de la déesse Bôi-Liên, dont on ignore le nom véritable, car elle ne passa à Thang-Long que très rapidement. Voici sa légende :

« Lê Thanh-Tôn, l'un de nos illustres souverains du xv^e siècle, rentrant un jour d'une promenade, fit la rencontre d'une ravissante jeune fille à l'entrée de la pagode de Ngoc-hô. Après avoir échangé quelques vers avec elle, il constata que c'était une fine lettrée. Il l'invita à monter dans son char. Quand ils arrivèrent au Palais Impérial devant la porte Dai-hung, la jeune fille s'éleva dans les airs et disparut. Le roi comprit alors que



La fête à la pagode de Ngoc-Hô, d'après une gravure d'un manuscrit annamite ancien, le « Hôi Chên biên » (extrait du « Culte des immortels en Annam », de M. Nguyễn-van-Huyên).

c'était une immortelle. Il se mit à l'aimer. Et pour perpétuer son souvenir il fit construire devant cette porte même un palais en son honneur, auquel il donna le nom de « Vong-tiên lâu » (Palais pour attendre l'Immortelle). »

Aujourd'hui, dans la rue du Coton, à cet emplacement de l'enceinte impériale, il existe un temple dénommé « Vong-tiên quan » qui constitue les seules traces du passage de cette déesse qu'on surnomme Bôi-Liên tiên-nuong, « l'Immortelle qui a accompagné le char impérial ».

L'empereur chevalier et poète Thanh-Tôn (1460-1497) n'est pas le seul souverain de l'Annam qui ait rencontré une immortelle. Un de ses descendants, Lê Hiên-Tôn, qui régna quarante-six ans en Annam, de 1740 à 1786, fit une même rencontre dans les circonstances suivantes :

« Au début de la période Canh-Hung, vers 1740-1745, l'empereur Lê Hiên-Tôn avait l'habitude d'organiser de grandes fêtes sur le lac de Kim-âu, dans la partie sud de la capitale de Hanoi. De nombreuses réjouissances y étaient données. Jeunes gens et jeunes filles affluaient en foules compactes des quatre coins du pays.

» Un jour, l'empereur tout ébloui dit à son entourage : « Nous avons dans notre fête des immortelles. Les voyez-vous ? » Etonnés, les mandarins de la Cour scrutèrent la foule pendant un long moment et répondirent : « Sire, nous n'avons pu rien déceler ! »

» Le souverain sourit et dit, en désignant du doigt la foule : « Les deux jeunes filles aux robes rouges qui sont debout là-bas, épaule contre épaule, sont certainement des immortelles ! »

» A peine avait-il achevé ces mots que les deux jeunes beautés sautèrent dans les airs et disparurent.

» Tout le monde trouva cela extraordinaire.

» Après les fêtes, l'empereur ordonna d'édifier à l'endroit même une pagode qui porte le nom de Tiên-tich tu » (Pagode des traces des immortelles).

La piété populaire a donné à ces déesses le nom de Thuong-hôi song-tiên, « Les deux Immortelles qui ont participé à la fête ». Le temple qui leur est dédié, reste encore debout dans l'actuelle rue de la route Mandarine. Mais le lac de Kim-âu a disparu et

l'extension de la gare de Hanoi lui a enlevé tout le charme de son mystère.

Des quartiers sud du Vieux Hanoi immortalisés par ces légendes, popularisés par ces lieux de culte, il ne reste aujourd'hui plus grand-chose. Les remparts de l'antique citadelle ont été complètement rasés ; le Cavalier du Roi a perdu son miroir aux eaux vertes. Si le Van-miêu, jalousement conservé par l'Ecole Française d'Extrême-Orient, garde encore son cachet exquis et arrive à provoquer chez nous une certaine nostalgie du passé, par contre, que reste-t-il de ce célèbre temple de Ngoc-hô où venaient autrefois se délasser poètes et peintres, où des immortelles descendaient pour taquiner les âmes privilégiées ? Que garde-t-on de ce palais de « l'attente de l'Immortelle » que la piété populaire a plus tard transformé en temple ? Que trouve-t-on, de nos jours, à l'entrée de la pagode de Tiên-tich qui devait perpétuer le souvenir de ces deux immortelles qui étaient venues rehausser les fêtes du Fils du Ciel d'Annam ? En tout cas, du site de Bich-câu dao-quan édifié sur cette « Butte de la Tortue d'or » en bordure du lac de Phénix de plus de 80.000 m² d'étendue, il ne reste que deux piteuses flaques d'eau désignées comme les deux yeux de l'animal merveilleux !

Ni les historiens, ni les artistes connaissant de près ou de loin le Vieux Hanoi, ne peuvent parcourir ces quartiers du sud sans un profond regret. Aussi, ont-ils trouvé un certain réconfort à voir se créer en Indochine un service d'urbanisme. Cette volonté du Gouvernement général de préserver dorénavant les vestiges du passé de l'Annam contre tout acte de vandalisme, s'affirme encore par les multiples visites aux monuments et sites historiques qu'a faites le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux.

On peut donc espérer que le Grand Hanoi aura son cachet à la fois d'antique capitale et de centre religieux et intellectuel du Vieil Annam, sans rien sacrifier de tous les apports de la civilisation moderne. L'esprit français, qui a su créer avec le maréchal Lyautey les splendides villes marocaines, ne permettra pas que des touristes ne gardent de cette ville « au dragon qui plane » que le souvenir qu'on peut emporter de n'importe quelle agglomération urbaine d'Amérique ou d'ailleurs.

Nous avons lu pour vous...

UN NOUVEAU LIVRE DE M. GEORGE CÔDÈS,
Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

L'HISTOIRE ANCIENNE DES ETATS HINDOUISES D'EXTREME-ORIENT

(I.D.E.O., éditeur.)

L'étude de l'influence hindoue en Extrême-Orient n'est pas extrêmement ancienne. La vaste synthèse qui vient de publier M. George Cœdès — la première qui ait été écrite à la fois pour le grand public et pour les spécialistes, — a toutes les qualités des travaux qu'il a donnés sur le Cambodge ancien, clarté, précision, sûreté d'informations, et qui l'ont placé au premier rang des savants qui se sont occupés du passé de l'Indochine et de l'Insulinde. Si les éléments nous en étaient connus, ils étaient épars, dispersés, localisés plus ou moins dans nos esprits. Le grand mérite de M. Cœdès est de les avoir réunis, coordonnés et d'en avoir fait le lien. Il a également exposé les résultats de ses propres recherches, dont le grand public a été tenu au courant, et dont les érudits suivent les résultats surtout dans les « Etudes Cambodgiennes » depuis 1911 et dans le Corpus des « Inscriptions du Cambodge ».

Les contrées étudiées s'étendent depuis la Birmanie, à l'exclusion de l'Assam, considéré comme une simple extension du Bengale, jusqu'aux confins du Nord-Annam qui marque la limite extérieure de l'influence hindoue, elles s'étendent aussi aux îles de la Sonde, sans les Philippines, c'est-à-dire qu'elles coïncident presque avec ce que Ptolémée nommait l'« India Extra-Gangem ». Ces régions sont celles où l'Inde a marqué profondément sa civilisation par sa langue, sa religion, ses légendes, son architecture et même son organisation administrative, et qui, par leur réaction propre, ont produit ce que les archéologues, historiens, linguistes et ethnologues nous ont révélé d'autrefois et ce que l'on peut encore observer aujourd'hui, c'est-à-dire sous l'unité profonde de l'hindouisation, la permanence de l'élément local qui a donné les nations chame, cambodgienne, laotienne, birmane, thaïe, malaise et javanaise.

Les deux premiers chapitres édifient le soutien externe de l'ouvrage : le premier précise les cadres géographique, préhistorique et ethnographique (aussi bien antique que moderne), tandis que le second étudie les causes et le développement de la pénétration hindoue. L'histoire des royaumes hindous se poursuit du chapitre III au chapitre XIV : elle commence au premier siècle de l'ère chrétienne pour s'achever aux environs de l'an 1500.

Ces différents chapitres dépassent de haut le niveau des ouvrages de synthèse. Ils constituent, en même temps qu'un résumé lumineux, un simple exposé des faits qui n'est au service d'aucune théorie.

Il va sans dire — et l'on ne peut que s'en réjouir — que le Cambodge est particulièrement développé. L'auteur a répondu à l'avance au désir général d'une histoire particulière de ce pays en même temps qu'il a surmonté une difficulté technique qui résultait du découpage chronologique des

événements des différents pays n'ayant pas toujours d'unité historique propre à l'intérieur d'un même chapitre. Ainsi, l'histoire du Cambodge, tout en restant parfaitement autonome puisqu'on peut la suivre de chapitre en chapitre dans les paragraphes qui lui sont consacrés au cours de tout l'ouvrage, est éclairée par l'histoire des pays voisins d'une façon qui contribue à la rendre encore plus intéressante que si elle avait été éditée séparément.

Bien des faits et même des époques entières restent cependant encore obscurs. Pourtant, l'effort français dans le domaine archéologique, historique, linguistique et ethnologique, n'est pas en retard sur celui des autres pays. On attend surtout un renouveau de l'archéologie au Siam et en Malaisie et celle de l'épigraphie en Birmanie. Cette simple remarque de l'auteur dans sa préface indique combien on peut attendre encore de l'avenir pour la connaissance des pays de l'Extrême-Orient.

Elle rappelle en même temps que l'auteur ne sait pas seulement rechercher, publier et commenter des documents inédits, ce qui n'est pas déjà si facile, mais qu'il sait aussi très bien les mettre en œuvre. Si on admire son esprit critique, son évidente impartialité vis-à-vis des tendances les plus opposées, qualités qui donnent au lecteur un sentiment de sécurité complète à l'égard de la documentation formidable réunie par son labeur, on admire plus encore le talent de l'historien, qui de cette masse énorme de matériaux a su tirer une narration toujours limpide, ne négligeant pas le moindre détail caractéristique, mais s'attachant partout à faire ressortir ce qui rattache ces faits particuliers à la trame de l'histoire générale de la période hindoue en Indochine et dans l'Insulinde.

LE CULTE DES IMMORTELS EN ANNAM

par NGUYỄN-VAN-HUYÈN,

Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

(I. D. E. O., éditeur.)

« L'entrée de M. Nguyễn-van-Huyên à l'Ecole Française d'Extrême-Orient en 1935 a été pour l'Ecole une occasion de développer les recherches concernant les croyances et les institutions des pays annamites.

» A la solide formation universitaire qu'il a reçue en France, à la Faculté des Lettres et à la Faculté de Droit de l'Université de Paris, M. Nguyễn-van-Huyên joint l'incomparable avantage de posséder des faits sociaux annamites une expérience personnelle et native, d'avoir un accès direct et immédiat à la matière sociologique et de pouvoir y pousser en profondeur des enquêtes impraticables aux chercheurs européens.

» Ces atouts lui ont permis de poursuivre et de mener à bien de nombreuses études sur la vie religieuse, spirituelle, sociale, des villageois annamites. »

Nous ne pouvons qu'abonder dans le sens de M. Cœdès qui commence en ces termes la préface qu'il a donnée au livre de M. Nguyễn-van-Huyên sur « le culte des Immortels en Annam » (I.D.E.O., éditeur).

Laos



Cochinchine

Photo HESBAY



Cambodge

Photo HESBAY



Tonkin

Photo Marc ALEX



Ce livre réunit quelques-unes de ses conférences faites ces dernières années au musée Finot, sous les auspices de la Société des Amis de l'E.F.E.O.

« Le culte des Immortels, continue M. Cœdès, est d'origine chinoise, mais ceux dont l'existence terrestre est racontée ici, dont les temples sont décrits avec les rites divinatoires qui s'y pratiquent, ces Immortels sont strictement annamites. Ce sont, en quelque sorte, des saints nationaux dont la légende dorée est partie intégrante du patrimoine religieux et spirituel du pays.

» Un aspect de cette religion, peu connu des Européens, leur sera révélé par cet ouvrage, sans prétention littéraire d'où se dégage pourtant comme un parfum discret, la subtile poésie des légendes annamites. »

En les lisant, nous nous sommes cru revenir aux heures déjà lointaines où nos aïeules nous racontaient pour le plaisir de notre attention enfantine,

les mirages éblouissants des palais de Dame Tar-tine et les féeries chatoyantes de pierreries, surgies au commandement de bâtons magiques et de paroles cabalistiques. Dans la matérialité majeure du siècle, peut-on imaginer qu'un peuple se berce encore à ces poétiques illusions et vive de cette ambiance superstitieuse ?

Il y a là décrits aussi de très jolis jeux de lettrés qui dépassent en astuce les mots croisés les plus compliqués. Nous recommandons, en passant, la lecture, page 126, de certaine ordonnance médicale qui, ma foi, n'est sans doute pas plus illisible dans son genre que l'écriture des ordonnances de nos médecins occidentaux.

Sachons gré à M. Nguyễn-van-Huyên de ces pages savoureuses, ornées de vieux bois rustiques extraits d'un ancien manuscrit. Nous regrettons seulement que les deux plans de pagodes encartés ne comportent pas une légende plus complète.

PERLES D'EXTRÊME-ORIENT

Nous ouvrons sous ce titre une rubrique à laquelle nous prions nos lecteurs de vouloir bien participer activement en nous faisant parvenir les perles de la littérature exotique qui leur tomberont sous les yeux. Mais n'oubliez pas, pour notre édification à tous, les références exactes.

Voici pour commencer un court extrait d'un petit livre de Cl. Farrère, Extrême-Orient (Flammarion, 1937) :

« Mais le soleil d'Afrique que les aigles mêmes ne peuvent regarder en face n'est pas un soleil méchant : il ne tue personne ; il lasse ; il ahurit un peu ; et voilà tout. Le soleil asiatique, le soleil indochinois est un soleil beaucoup plus mystérieux, beaucoup plus voilé et beaucoup plus terrible. La plupart du temps, on l'aperçoit à peine derrière des nuages blanchâtres ; et souvent, il est invisible. Mais il tue, et tue instantanément. Ne vous amusez pas dans la rue, si vous rencontrez une dame de vos amies, à soulever votre casque pour la saluer, comme on fait à Paris, voire à Marrakech : vous pourriez tomber raide, oui bien : raide mort. De telles choses arrivent, je les ai vues. Le soleil asiatique est un soleil à rayons chimiques, capable d'opérer dans notre cerveau je ne sais quelle décomposition sinistre et foudroyante. »

Il semble que le cerveau de certains auteurs en mal d'exotisme ait été particulièrement sensible à cette « sinistre » décomposition. Et plus loin :

« Ne croyez pas que ce que je dis là du climat de Saigon puisse s'appliquer à toute l'Indochine ! En rien : l'Indochine est un pays immense.

» Il fait beaucoup plus chaud à Hanoi qu'à Saigon, l'été !... et beaucoup plus froid, l'hiver. La température tombe, à Hanoi, au plus bas, vers

cinq degrés au-dessous de zéro... et monte, au plus haut, vers quarante-cinq. »

Il s'en faut de peu que l'auteur n'ait circulé en traineau rue Paul-Bert ou patiné sur le Petit Lac...

Voulez-vous maintenant avoir une juste idée des îles de la baie d'Along et de ses sampaniers ?

« Deux ou trois îles un peu plus grandes offrent des pâturages ; l'une, même, mesure sept ou huit kilomètres de diamètre : la Cac-Bà... Là les tigres abondent : on les entend japper, la nuit, comme des chiens... Par places, une paroi de schiste d'une île est ouverte par une sorte de trou à fleur d'eau ; vous pouvez y pénétrer en canot ; et vous vous trouvez parfois dans un tunnel secret et sinueux, long de plusieurs kilomètres ; mais d'autres fois, le seuil à peine franchi, vous débouchez dans un cirque grandiose : l'île est creuse, comme un cratère de volcan ; et c'est dans ce cratère, empli par les eaux, que votre canot vient d'entrer ; les parois intérieures sont tout à fait abruptes, elles aussi ; inutile d'essayer d'y grimper ; et le tout constitue à peu près une géante arène pour jeux nautiques néroniens.

» Il me souvient qu'un soir de Noël je suis entré dans un de ces cirques, et que j'y ai trouvé cinquante ou soixante sampans indigènes qui y faisaient la fête, avec des chants, des instruments à cordes et des alcools sans nombre. De très jolies filles aux trois quarts nues, dansaient, parmi la joie universelle... C'était, sous la lune, tout ce qu'on peut rêver de plus fantastique. »

Charmant ce ballet nautique en une nuit de Noël n'est-ce pas ? et si vrai !

(Recueillies par Marc ALEX.)



LE BRIDGE

par LE POULAIN

PARTIE "A"

LE PASSE-PAROLE

Parmi les enchères les plus mal utilisées, citons le « passe-parole ». Combien de joueurs parlent sans raison alors qu'ils feraient mieux d'attendre une information de leur partenaire. Souvent, cette information est obligatoire. Le passe-parole est alors dit « impératif ». Parfois, le partenaire peut passer également, mais c'est qu'alors il n'y a pas d'enchère favorable dans la ligne.

P	ARxx	P	V10xx
C	x	K	xx
K	AV10x	T	R9xx
T	xxx		ARD

P	x	P	D9x
C	RV10xx	C	AD9xx
K	Dxx	K	xx
T	Vxxx	T	xxx

Exemple. — Nord donneur, N. S. vulnérables.

Nord	Est	Sud	Ouest
1 pique	contre	2 cœurs	contre
3 carreaux	contre	3 piques	contre
pas	contre		pas

au lieu de :

1 pique	contre	2 cœurs	contre
pas	pas	2 piques	pas
pas	ad lib		

Sud parlant librement sur le contre de Est, il faut évidemment lui laisser la liberté de parole sur le contre d'Ouest ; il est vraisemblable, en effet, qu'il n'a pas sorti deux cœurs sans un soutien à pique lui permettant de revenir le plus économiquement possible à la couleur de son partenaire.

PARTIE "B"

Solution du dernier problème.

P	843	P	ARV72
C	10532	C	A
K	—	K	ADV82
T	V109743	T	R5

P	D10965	P	—
C	D64	C	RV987
K	9654	K	R1073
T	8	T	AD62

Sud donneur — Est et Ouest vulnérables.

1° Faites les enchères correctes ;

2° Sud joue 5 cœurs contrés, entame 6 de pique.

Enchères.

Sud	Ouest	Nord	Est
1 cœur	pas	2 cœurs	contre
pas	2 piques	pas	4 piques
5 cœurs !	pas	pas	contre

Nul doute que Sud ne fasse là une enchère de sacrifice. Quant à Est, il était tellement sûr de faire chuter le contrat qu'il ne considéra même pas le cas où celui-ci pourrait être réalisé et l'éventualité d'une enchère de 5 piques !

Ouest ouvre de sa 4^e meilleure à pique et Sud coupe le Roi d'Est ; après quoi, un carreau est coupé du mort ; le valet de trèfle fait sa levée, puis un cœur est joué sur lequel Est est obligé de mettre l'As, celui-ci retourne pique que le déclarant coupe ; ce dernier fait alors Roi de cœur et As de trèfle ! Que Ouest

coupe ou non de sa Dame d'atout, il importe peu ; tous les trèfles sont, en effet, bons et si Ouest attend pour couper que Sud soit épuisé à cette couleur, celui-ci rentrera au mort en coupant carreau. Cinq cœurs furent donc réussis malgré les 5 levées 1/2 d'honneur d'Est ; encore un des deux plis de la défense fût-il ramassé par Ouest ! Naturellement, Est devait demander et réussir 5 piques...

BRIDGE HUMORISTIQUE

Il y a temps pour tout, même pour les bridges humoristiques... A Saigon, le dimanche matin est réservé à ces séances récréatives appelées « corridas », car c'est un régal pour les spectateurs qui, bien entendu, ont droit à la discussion générale.

Voici à peu près le genre d'une partie dimanche matin :

Les deux côtés vulnérables. Nord donneur.

P	x	P	ARDx
C	ADxx	C	xxx
K	Rx	K	Ax
T	ARxxx	T	V10xx

P	xxx	P	Vxxx
C	Rxxxx	C	x
K	V10xxx	K	Dxxx
T	—	T	Dxx

Clameur des spectateurs : « Allons, Messieurs, un deux trèfles d'entrée qu'on en ait pour son argent !... du sang... un grand chlem surcontré... Allons ! Ça dort ! »

Ainsi invectivés, les joueurs sont tout audace... Voici les enchères :

Nord : « Je vous f... dans les dents une paire de trépardins (1) conforme au désir de ces messieurs. »

La galerie : « Bravo, voilà du sport. Préparez l'ambulance, etc... »

Est : « Contre ! »

La galerie à Sud : « Surcontre ! 7 trèfles ! etc... »

Sud enthousiasmé : « Surcontre ! »

Ouest : « 2 cœurs. »

Nord : « 3 cœurs ! »

Est : « 3 piques ! »

Sud, se mettant debout et agitant une sonnette imaginaire : « Je me lèverais la nuit (2) !... »

Ouest : « Surcontre ! »

Nord perdant son souffle : « Boy ! du tonus et vite ! Je ne sais plus où j'en suis ! » (Tournée de punchs coco.)

« Comment sont les enchères ? » (Tout est répété de travers parmi les hurlements de la foule.)

« 4 sans atouts ! »

La galerie déchaînée : « Interrogatif, sans aucun doute ! Non, Messieurs, c'est le black-out (3)... le black and white (3) ; etc... »

Est : « Contre ! »

Sud : « 5 trèfles ! »

Ouest : « 5 piques ! »

Nord : « 6 trèfles ! »

(1) Trépardins = c'est-à-dire trèfle avec l'accent du Midi.
(2) Expression consacrée signifiant : « je contre » et « surtout partenaire, ne me l'enlève pas ! »

(3) Pour « Blackwood » ; convention indiquant les As, puis les Rois.

(Est se lève, crache dans ses mains et fait semblant d'asséner un coup de marteau terrible à assommer un bœuf (4) :

« Un coup sur la tête ! »

La galerie ensemble : « Mille ! des amis (5) !... »

Sud : « Passe ! »

La galerie : « Dégonflé ! lamentable ! une civière... et nous... pour qui comptons-nous ? même pas un sur-contre avec 3 As en mains, etc... »

Puis tous passent et Est entame de l'As de pique en criant : « Gallimard (6) ! » puis As de carreau au cri de « Ma grand-mère me l'a dit ! » (7) ; après quoi, le Roi de cœur d'Ouest se fait dans l'enthousiasme général, Nord n'ayant pas osé donner l'impasse ; puis, un ou deux atouts sont perdus ! Finalement, Nord chute de 4 levées contrées !

La galerie : « C'était un bid de sacrifice ! Messieurs, un superpsychic ! Allons, ne perdons pas de temps ! au coup suivant, en voiture... et pas de mollesse... »

Et surtout n'allez pas croire que la « Corrida » se joue aux haricots !

(4) Geste consacré signifiant également « je contre », « avec un jeu de tonnerre ».

(5) Mille points = minimum admis par la galerie pour que la plaisanterie soit d'île...

Des amis : c'est-à-dire : un cadeau !

(6) Allusion au docteur Guillemard, père des « 100 problèmes de bridge », dans lesquels il explique la nécessité de faire ses cartes maîtresses avant qu'elles ne soient coupées.

(7) Il s'agit de la grand-mère de S... qui jouait au « tétou » l'ancêtre du whist, jeu qui consistait à jouer bille en tête pendant qu'il en était temps...

LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 17 AU 21 OCTOBRE 1944

Pacifique.

Dans les airs, l'aviation américaine partant de porte-avions et de bases en Chine, a effectué de nouveaux bombardements sur Formose.

Divers objectifs dans les Philippines ont été également bombardés, ainsi que le centre pétrolier de Balikpapan, dans l'île Bornéo.

— Sur mer, selon les communiqués japonais, une importante bataille aéro-navale s'est déroulée au large de Formose, causant la perte de nombreux navires américains.

— Un bombardement naval allié a été effectué sur l'île Nicobar, de l'archipel Andaman, les 17 et 18 octobre.

— Sur terre, les forces américaines ont effectué une opération de débarquement sur l'île de Leyte, dans la partie centrale des Philippines, le 19 octobre.

Chine.

La pénétration des forces japonaises dans la province du Kwangsi s'est poursuivie le long de la vallée du Si-kiang jusqu'au confluent du Pak-ho, où l'important centre de Kweiping a été occupé.

Dans la région de Kweilin, la situation n'a pas subi de changements importants. De violents combats se sont déroulés le long de la voie ferrée Hengyang-Kweilin, à 50 kilomètres au N.-E. de la capitale.

Birmanie.

La reprise des opérations le long de la frontière des Indes a amené la chute de Tiddim, important centre de communication dans les montagnes du Chin.

Dans le secteur de la route de Birmanie, des combats se déroulent à l'ouest et au N.-E. de Lungling.

Europe orientale.

— En Finlande, les forces finlandaises opérant près de la côte du golfe de Bothnie et les forces soviétiques nouvellement débarquées dans la région de Petsamo ont déclenché une double offensive en direction de la Norvège.

Le port de Petsamo a été occupé, ainsi que Rovaniemi,

capitale de la Laponie finlandaise, à 100 kilomètres au nord du golfe de Bothnie.

— En Lithuanie, les forces soviétiques ont achevé l'occupation de l'étroite bande de terrain qui les séparait de la frontière prussienne, et ont engagé un combat de blindés sur un front s'étendant de la région de Memel jusqu'à celle de Suwalki.

La gare frontière de Virbalis, sur la ligne Kovno-Koenigsberg, a été évacuée par les Allemands.

— En Pologne, une autre offensive a été déclenchée le long de la rivière Narev, au nord-est de Varsovie, dans le but d'effectuer un mouvement de pince sur Dantzig.

Le long de la frontière tchécoslovaque, le massif de Karpathes a été franchi sur une longueur de 275 kilomètres, depuis le col de Lupkow, au S.-O. de Przemyśl, jusqu'à la passe de Jablonica au S.-O. de Kolomea.

— En Roumanie, les forces soviétiques ont achevé l'occupation de la partie septentrionale du plateau de Transylvanie et atteint la frontière de Tchécoslovaquie, près de la station ferroviaire de Sighet.

La ville de Baia-Mare à 60 kilomètres à l'est de la frontière hongroise, a été atteinte en fin de semaine.

— En Hongrie, les Allemands livrent, depuis une semaine, un violent combat de chars au S.-O. de Debreczen, dans le but d'enrayer l'avance soviétique vers les plaines bordant la frontière slovaque.

Plus à l'ouest, la poussée russe vers Budapest a été contenue et de nombreuses contre-attaques allemandes ont été lancées dans la région de Kecskemet.

— En Yougoslavie, les forces russes, roumaines et yougoslaves ont pénétré dans Belgrade, où de violents combats de rue se poursuivent.

En Serbie, la ville de Nish a été occupée et l'avance soviétique vers l'Adriatique s'est poursuivie jusqu'à Krusevac, à 60 kilomètres au N.-O. de Nish.

En Dalmatie, le port de Raguse (Dubrovnik) a été occupé par les forces du maréchal Tito.

Europe occidentale.

— En Belgique, de violents combats ont été livrés par les forces canadiennes dans le but de dégager l'accès du port d'Anvers.

La poche allemande, située entre l'estuaire de l'Escaut et le canal Léopold, a été réduite par suite de la jonction des troupes alliées récemment débarquées avec les forces terrestres opérant au nord de Gand.

— En Hollande, des combats se poursuivent au nord d'Anvers pour l'accès aux îles Walcheren et Zuid-Beveland.

A l'est du saillant de Nimègue, les forces américaines ont progressé en direction de la Meuse, occupant notamment le centre routier de Venraij.

— En Allemagne, Aix-la-Chapelle est tombée aux mains des forces américaines après une semaine de combats de rue.

C'est la première grande ville allemande occupée par les Alliés.

— En France, de nombreuses attaques alliées ont été déclenchées sur le versant ouest des Vosges, depuis Lunéville jusqu'à la trouée de Belfort. Des progrès ont été effectués le long des routes conduisant en Alsace, notamment dans la région des centres routiers et ferroviaires de Baccarat, Bruyères, Gérardmer et Le Thillot.

Bruyères, à l'est d'Épinal, a été occupé après une semaine de durs combats.

Europe méridionale.

— En Italie, les forces alliées ont effectué une légère progression dans le secteur central, en direction de Bologne, ainsi que dans la région côtière de l'Adriatique où la ville industrielle de Cesena, située sur la route Bologne-Rimini, a été occupée.

— En Grèce, une opération de débarquement a été effectuée le 15 octobre, au Pirée par une puissante flotte alliée, comprenant 150 navires de différentes nationalités.

Le port d'Athènes, ainsi que la capitale elle-même, ont été occupés, de même que la ville de Thèbes, à 50 kilomètres dans le N.-O.

Un débarquement a été également effectué sur l'île de Corfou, près de la frontière albanaise.

De tout l'archipel grec, seules les îles de Rhodes, de Lesbos, une partie de l'île de Crète, ainsi que quelques positions dans la Dodécannèse, sont encore aux mains des Allemands.

La Thrace et la Macédoine orientale ont été évacuées par les troupes bulgares.

EN FRANCE

Les allocations familiales.

Paris, 14 octobre. — Au cours de sa réunion d'hier, le Gouvernement provisoire a adopté le principe du relèvement des allocations familiales. Pour le deuxième et le troisième enfants, l'augmentation serait de 80 % ; pour les enfants suivants, elle serait de 50 %.

Les profits illicites.

Paris, 14 octobre. — Une ordonnance vient de préciser les conditions dans lesquelles seront prononcées et effectuées les confiscations de gains illicites. Ces confiscations profiteront au Trésor public. Les organismes chargés de l'application de l'ordonnance seront munis de pouvoirs très étendus.

Correspondances postales.

Paris, 16 octobre. — Les départements des Landes, des Basses-Pyrénées et de la Gironde, qui n'avaient pas été compris la semaine dernière dans la liste des départements admis aux échanges de cartes postales illustrées, sont admis maintenant à ces échanges.

Les destructions.

Paris, 17 octobre. — Au cours d'une conférence de presse, le ministre de la Production industrielle dans le

Gouvernement provisoire a exposé la détresse des sinistrés en Normandie. Ils sont 500.000 au moins qui ont perdu tout et risquent de souffrir cruellement l'hiver. Sur les cinq départements de Normandie, la guerre a passé. Des centaines de villages, des milliers de fermes sont rasés ou partiellement détruits. Il y a 250.000 sinistrés, dont 103.000 sans abri dans le Calvados ; dans la Manche, 135.000 ; dans l'Orne, 50.000 ; dans l'Eure, 30.000 ; dans la Seine-Inférieure, 135.000. Le Secours social et la Croix-Rouge ont apporté une aide effective, mais il faut encore faire appel à la solidarité nationale.

Paris, 17 octobre. — En Bretagne les dégâts ne sont pas moindres. On compte dans l'Ille-et-Vilaine 155.000 sinistrés. Dans le Finistère, la ville de Brest, la plus éprouvée, en compte 80.000. On peut dire que la ville du Havre et celle de Saint-Malo ont presque complètement disparu. La moitié de Caen et la moitié de Pont-l'Évêque sont détruits.

Lille, 17 octobre. — L'Ingénieur des Ponts et Chaussées du Département du Nord a fait savoir que, dans ce département, plus de 200 ponts sont à reconstruire.

Paris, 19 octobre. — Au moment où Cherbourg a été pris, toutes les installations portuaires étaient détruites. Les services du Génie de l'armée américaine se sont employés à remettre le port en état : 25.000 hommes sont utilisés en permanence pour ces travaux. Ceux-ci étaient déjà très avancés lorsque dernièrement, un jour de mauvais temps, la mer a tout emporté. Les travaux ont été repris, et sont actuellement activement poussés.

La situation financière.

Paris, 20 octobre. — La Commission des Finances de l'Assemblée consultative a entendu Laperq, ministre des Finances dans le Gouvernement provisoire, venu exposer la situation financière de la France, tant au point de vue du budget, que de la trésorerie, de la dette publique et de la situation monétaire.

Le budget de la Métropole comporte actuellement 200 milliards de dépenses, tandis que l'évaluation des recettes est de 130 milliards, d'où un déficit de 70 milliards, auquel il faut ajouter celui du budget d'Alger, soit 50 milliards, donnant un déficit global de 120 milliards, mais qui sera rapidement comblé dès la reprise des affaires.

La dette publique s'est évidemment lourdement accrue au cours des années de guerre et d'occupation, mais la situation ne présente rien d'inquiétant.

Au sujet de la trésorerie, les perspectives actuelles permettent d'envisager l'avenir avec confiance : on signale un important excédent des dépôts sur les retraits dans les caisses d'épargne.

Quant à la situation monétaire, elle est pour le moment inconnue dans son ensemble, du fait de la non-centralisation à Paris des écritures des nombreuses succursales de provinces de la Banque de France, par suite de l'interruption des communications. Des indices permettent cependant de considérer la situation avec beaucoup d'optimisme.

A TOUS NOS LECTEURS

Nous recherchons les numéros de la « Revue des Deux Mondes », qui suivent :

Année 1932 : n° 1 ;
Année 1933 : n° 23 ;
Année 1934 : nos 12, 18 ;
Année 1935 : nos 2, 10, 13, 16, 17 ;
Année 1940 : nos 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 ;
Année 1941 : nos 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23 et 24.

Faire offre à la Revue.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Le langage des fleurs.

EN CHINE.

En Chine, les fleurs sont soignées et protégées presque aussi tendrement que des êtres chers. En été on les protège du soleil en faisant des claies et toutes sortes de parasols pour les mettre à l'abri des rayons trop ardents. En hiver, les plants sont encapuchonnés de papier fort ou huilé, les racines sont entourées de terre glaise et quelquefois on insuffle aux racines de plants très délicats de l'air chaud à l'aide de sortes de pipe à long tuyau que l'on engage sous terre et dans le fourneau desquelles on brûle du charbon de bois. Ces « foyers conducteurs » très primitifs mais efficaces sont toujours du même type depuis des centaines d'années et on les trouve chez les plus pauvres paysans qui entretiennent leur humble pot de jasmin avec autant de soin et d'amour que les jardiniers des riches maisons veillent sur de magnifiques plantes.

Les fleuristes de profession possèdent des espèces rares et merveilleuses qu'ils entretiennent avec mille soins et cependant leurs prix de vente sont extraordinairement bas, car en Chine, les fleurs ne sont pas un « article de luxe » ainsi qu'on les considère dans les villes d'Europe et même dans les campagnes où quelquefois, elles sont absentes du logis. Les Chinois pensent que « les fleurs sont nécessaires au contentement de l'âme et du cœur ».

Selon la légende chinoise, une fleur préside à chaque mois de l'année et son anniversaire doit être célébré le cinquième jour après le lever de la nouvelle lune. Sur chaque fleur, les menestrels savent des chansons d'anniversaires qui leur sont dédiées depuis des siècles. Dans les salons de thé des grandes villes, les « chanteuses » murmurent ces vieilles mélodies en s'accompagnant sur un léger instrument à cordes et au village c'est le vieux lettré ou le colporteur musicien qui conte à grands et petits les légendes des fleurs.

Comme il n'y a pas assez de mois dans l'année pour rendre hommage à toutes les fleurs, on célèbre un anniversaire collectif le deuxième jour du second mois. C'est la grande Fête des Fleurs.

En Chine, ce jour-là, il est joli et délicat d'envoyer des « promesses de fleurs » à ses amis sous forme de graines et de boutures.

Chez les riches Chinois, chaque anniversaire mensuel est l'occasion de se réunir et souvent, les salons de réceptions sont de merveilleuses expositions florales où domine la fleur fêtée ce jour-là.

Quelquefois la soirée s'agrémente, outre les balades et les chants, de petites pièces de théâtre ou de ballets joués et dansés par des acteurs costumés en fleurs d'une façon ravissante et très suggestive.

Un usage ancien veut qu'à ce genre de réunion on ne s'habille pas de façon trop voyante, la simplicité est de mise dans la ligne et les couleurs. C'est une politesse envers la fleur honorée ce soir-là et à laquelle doivent aller tous les honneurs et tous les hommages sans exception.

(LE COURRIER D'HAIPHONG, 18-10-1944.)

Home américain.

Imaginez un cottage d'après crise, tout en verre et en asbestos ; les aciers sont chromés et les murs de la cuisine en porcelaine. Cette petite cuisine est une merveille ; elle vient se grouper autour de la cuisinière nègre assise sur un tabouret tournant (car tous les gestes possibles des coiffeurs domestiques ont été étudiés avec la dernière rigueur par les spécialistes du taylorisme) ; à portée de la main elle trouve les armoires, le réfrigérateur, l'évier ; le sèche-linge élec-

trique, ainsi que le concasseur d'ordures qui réduit à rien le travail des boueux et dilate à l'extrême la capacité des poubelles ; l'air comprimé arrive par un robinet et son jet chasse en une seconde la terre des salades ou le sable des moules ; le tapis est en caoutchouc et des rigoles à pente bien calculée permettent de laver à grande eau le soir, sans balais.

Le four électrique sonne quand le rôti va brûler, et mon réchaud à gaz est si bien réglé qu'il peut bouillir l'eau en quinze secondes ou se mettre en veilleuse pendant vingt-quatre heures pour la préparation d'une choucroute savante. La nuit, je n'ai plus de lampe de chevet ; mon lit devient lumineux et ma descente de lit s'éclaire, de façon que je puisse me lever sans réveiller ma femme : naturellement, aucun des murs ne laisse passer le froid, le chaud, ni le bruit, et toutes les cloisons intérieures glissent ou se replient comme des paravents. Enfin, dernière commodité, le toit est en verre, et je puis contempler le soleil tout en restant couché à écouter la radio.

Paul MORAND.
Réveille-Matin.

(LE COURRIER D'HAIPHONG, 16-10-1944.)

Le paradis terrestre, quoi ! Mais que survienne une panne d'électricité, il n'y a plus qu'à aller au restaurant et encore il n'est pas sûr que vous puissiez sortir de chez vous, car la porte n'a pas de loquet, elle ne s'ouvre que lorsque vous mettez le pied sur le contact sous le paillason et il n'y a pas d'escalier, puisqu'il y a un ascenseur...

L'hérédité

Un homme de notre époque, désireux de faire le compte des ancêtres directs, qu'il a eus depuis 1250, sous Louis X, remonte le cours de treize générations et se trouve en face de 4.096 aïeux. S'il poursuit son ascension, courageusement, dans la brume des temps jusqu'à la vingtième génération, il a devant lui une masse de 484.288 aïeux, qui le regardent, sans le reconnaître vraisemblablement (1). Des influences ancestrales, aussi jointaines et aussi multiples, se neutralisent les unes les autres. Il faut, sans doute, quand on parle d'hérédité, s'en tenir à ceux que nos parents et nos grands-parents ont bien connus.

Dans l'espèce humaine, c'est moins les qualités physiques que les qualités morales, qui importent. Un cheval sera svelte et vif, ou lourd et pataud, animal de course ou animal de trait, suivant qu'il aura eu pour père un anglo-arabe ou un percheron. Dans la famille humaine, c'est surtout l'éducation, le milieu, les habitudes acquises, qui font la personnalité, qui donnent un caractère de race ; on est, de naissance, marin, agriculteur, commerçant, politicien, bureaucrate, officier colonial, marchand d'orviétan.

L'ancêtre dominant, l'Unique, l'Exalté, dans une famille, celui qui efface les 500.000 des vingt générations, c'est celui qui a fait quelque chose d'extraordinaire, et dont on se transmet la mémoire de père en fils, c'est le garçon d'écurie qui devient maréchal dans l'armée napoléonienne, le cordonnier, sans clientèle, qui partit aux Amériques, à Buenos-Ayres, revient les poches pleines de pesetas. Les Rostand ne comptent qu'à partir d'Edmond, le génial auteur de Cyrano, et à partir de celui-là, il ne peut et il ne doit plus y avoir de poètes, de littérateurs... sinon ce ne sont plus des Rostand.

R. HÉRISSE.

(COURRIER D'HAIPHONG, 2 octobre 1944.)

(1) S'il avait poursuivi cette ascension jusqu'au bout, Adam et Eve devaient paraître perdus dans la foule au Paradis Terrestre...

LA VIE INDOCHINOISE

14 octobre.

Saigon. — L'Amiral s'est rendu aujourd'hui en tournée d'inspection à Baria et au cap Saint-Jacques.

Il a été accueilli à la maison commune de Baria par M. Guerini, administrateur de la province, et par M. Lê-quang-Kim, administrateur adjoint, chef Sports-Jeunesse. L'Amiral a examiné les travaux en cours dans ce centre et les chantiers du nouveau camp de la Garde civile, et assisté à un rassemblement de jeunesse.

Le Chef de la Fédération s'est rendu ensuite à Long-Diên et à Phuc-Hai. A la maison commune de Phuc-Hai, le chef de province lui a exposé la question de la pêche dans cette région.

A Long-Hai enfin, l'Amiral a visité le nouveau quartier de paillotes et s'est fait exposer le projet d'assainissement du centre.

Dans l'après-midi, le Chef de la Fédération s'est rendu au cap Saint-Jacques.

Après avoir visité les travaux en cours d'exécution dans le centre, l'Amiral est allé visiter à Bèn-Dinh, le village et la coopérative des pêcheurs.

16 octobre.

Saigon. — L'Amiral Decoux est allé, au cours de la matinée du 16 octobre, visiter les œuvres que dirigent dans la région de Saigon-Cholon les Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

La visite a débuté par la Sainte-Enfance où la Sœur Françoise de Saint-Michel, Mère provinciale, et Mgr Cassaigne attendaient l'Amiral ; puis, l'asile de Phu-My, l'orphelinat de Tan-Dinh et l'œuvre de la protection de l'enfance de Choky ont accueilli le Chef de la Fédération.

Tout le monde, en Cochinchine, connaît bien les noms de Sœur Bernadette, de Sœur Marie-Rose ou de Sœur Marthe, qui évoquent tant de dévouement et tant de bonté envers tous ceux, Français et Indochinois, qui sont dans la misère.

Dans tous ces établissements, le Chef de la Fédération a été accueilli de la façon la plus touchante par tous ceux qui bénéficient de l'apostolat exercé par les Sœurs de Saint-Paul. En prenant congé de l'évêque et de la Mère provinciale, l'Amiral Decoux n'a pas ménagé ses compliments et ses encouragements aux religieuses qui se dévouent inlassablement à ces œuvres magnifiques de solidarité franco-annamite.

18 octobre.

Saigon. — Le Gouverneur Général s'est rendu ce matin dans le centre de Gia-Dinh.

Il a inspecté d'abord l'Ecole des arts appliqués, où l'ont accueilli M^{me} Charlotte Perriand, inspectrice des Arts appliqués, M. Gilles, inspecteur des Ecoles d'arts de Cochinchine, et M. Bâte, directeur de l'Ecole.

L'Amiral a visité ensuite l'hôpital, où l'attendaient M. Schneyder, administrateur chef de la province ; le docteur Duga, directeur local de la Santé, et le docteur Barbes, directeur adjoint et chef de l'Assistance médicale de Gia-Dinh.

Dans les bureaux de l'Inspection, M. Schneyder, M. Pugnaire, chef du Service d'urbanisme de la région Saigon-Cholon, et M. Josa, délégué spécial de Tan-Dinh, ont exposé au Chef de la Fédération les modifications territoriales qui viennent d'être apportées à la province en adaptant celle-ci aux conditions créées par le plan d'urbanisme de la Région.

Après un arrêt au Commissariat aux relations franco-japonaises où le capitaine de vaisseau Robin, commissaire général, et le lieutenant-colonel Clère, commissaire délégué, lui ont présenté leurs collaborateurs, le Gouverneur Général est allé au gouverne-

ment de la Cochinchine où M. Hoeffel et M. Pugnaire l'ont entretenu d'une variante à apporter au plan d'urbanisme et l'ont soumise à sa décision.

19 octobre.

Hanoi. — Le Bureau de l'Institut indochinois pour l'Etude de l'Homme a fixé la première série de cours professés par les membres de cet institut.

L'Institut indochinois pour l'Etude de l'Homme s'est réuni à l'Institut Anatomique, le 17 octobre 1944, à 18 h. 30, sous la présidence de M. George Cédès.

M. Paul Levy a indiqué en quelques mots l'intérêt que présente du point de vue de l'Etude de l'Homme, l'Histoire ancienne des Etats hindouisés d'Extrême-Orient que l'auteur, M. Cédès, a déposée sur le bureau de l'Institut.

M. Formé-Bécherat a fait deux communications : la première sur les étoffes en fibres de bananier fabriquées aux îles Ryukyu ; la deuxième sur quelques plantes marines employées comme aliments au Japon.

M. Mercier a étudié ensuite la fabrication des marmites fondues au Tonkin. Présentant des moules et des objets fabriqués, s'aidant de photographies et de dessins nombreux, il a exposé combien cette fabrication est originale et comment les artisans tonkinois sont parvenus depuis déjà longtemps à obtenir des objets remarquables du point de vue technique.

22 octobre.

Hanoi. — Poursuivant la série de ses tournées d'inspection, M. le Résident Supérieur au Tonkin a visité le lundi 16 octobre les provinces de Sontay, Phu-Tho, Vinh-Yên et Phuc-Yên.

Le jeudi 19 octobre, il a visité Ninh-Binh et Phuly ; le samedi 21 octobre, Kien-An et Do-Son.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Catherine, fille de M. et de M^{me} PROUX (8-10).

TONKIN

Jean-Pierre, fils de M. et de M^{me} MARTEAU (8-10) ;
Roland, fils de M. et de M^{me} GRÉMY (13-10) ;
Hervé, fils de M. et de M^{me} GUILLEROU (13-10) ;
Patrick, fils de M. et de M^{me} ACHARD (14-10) ;
Richard, fils de M. et de M^{me} ROBOUIN (14-10) ;
Berte, fille de M. et de M^{me} SVEND OVE (14-10) ;
Hubert, fils de M. et de M^{me} LAMY (15-10) ;
Eric, fils de M. et de M^{me} BARDET (16-10).

COCHINCHINE

François, fils de M. et de M^{me} VALLET (6-10) ;
Jean, fils de M. et de M^{me} DELAGE (6-10) ;
Jean, fils de M. et de M^{me} PANNELIER (6-10) ;
Elisabeth, fille de M. et de M^{me} NOEL (9-10).
Marie-France, fille de M. et de M^{me} JACQUIER (10-10) ;
Christian, fils de M. et de M^{me} APPERT ;
Gisèle HOANG-MAI, fille de M. et de M^{me} Charles L. V. VAN.
Bertha-Fernande, fille de M. et de M^{me} VOGT ;
Roselyne, fille de M. et de M^{me} BENOIT ;
Renaud, fils de M. et de M^{me} FAY ;
Jean-Marie, fils de M. et de M^{me} GACHARD ;

LAOS

Henri, fils de M. et de M^{me} LAURET ;
 Nang Phouthanalie Lompradon, fille de M. et de
 M^{me} Thone LOMPRADON ;
 Nang Dôntri Vanthongphravongsa, fille de M. et de
 M^{me} Thongsavat VANTHONGPHRAVONGSA.

FIANÇAILLES.

ANNAM

M. HUYNH-TUYÉT avec M^{lle} TRAN-THI-HUÉ ;
 M. HUYNH-LUC avec M^{lle} TRAN-THI-PHU ;
 M. Maurice SCHONTZ avec M^{lle} Andrée DELSALLE.

COCHINCHINE

M. Albert PAVAGEAU avec M^{lle} Paulette PAGIN.

MARIAGES.

TONKIN

M. Antoine BELGODÈRE avec M^{lle} Anna RIALAND ;
 M. Albert LOMBARDO avec M^{lle} Renée MÉDRANO ;
 M. LÊ-MANH-KHOI avec M^{lle} DAO-THI-HUNG (18-10).

DÉCÈS.

TONKIN

M. Armand BOUTEILLER (10-10) ;

M. Lourdenadin MOREAU (15-10) ;
 Jees, fils de M. et de M^{me} STÉPHANE (17-10) ;
 M^{me} THOMAS, née Bui-thi-Ngân (17-10) ;
 M. Pierre GREMBEUR (19-10).
 M^{me} V^{ve} LÊ-HUU-MY née Jeanne-Marie Vu-thi-Nhât ;

COCHINCHINE

M^{me} NGUYỄN-CHANH-SAT (10-10) ;
 M. Adrien GIROUD (12-10).

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ VAN-PHA. — Nous transmettons votre deuxième lettre à l'auteur de l'article dont il s'agit. Ce sera d'ailleurs la dernière fois.

~ E. RUFFRA. — a) Il y a une crise du papier, cher abonné, avec laquelle vous semblez ne pas compter. Mais nous retenons votre idée pour de meilleurs jours.

b) A vrai dire, l'idée de numérotter nos abonnés comme des forçats ou des élèves d'internat ne nous était pas venue ; est-ce bien indispensable ? Ils ne nous échapperont pas...

LES ESTAMPES D'« INDOCHINE »

INDOCHINE édite en un tirage à part le bois en deux couleurs qui orne la couverture de ce numéro. C'est un dessin de Nguyễn-gia-Tri.

L'estampe est sur beau papier Thang-Long velours spécial à la forme, filigrané, 26 cm. × 36 cm., sorti des cuves de Nguyễn-qui-Ky. Son tirage est limité à 57 exemplaires, numérotés et signés par l'artiste, dont 50 de 1 à 50 et 7 épreuves d'artiste de A à G.

Elle est vendue 20 piastres l'épreuve.

Par la suite, la Revue éditera ses plus beaux bois, sur même papier, en deux formats (26 cm. × 36 cm. et 35 cm. × 48 cm.) à des prix variant de 15 à 30 piastres.

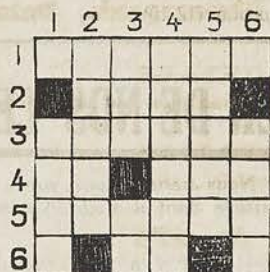
La collection des douze premiers tirages formera un bel album où voisineront les noms des artistes les plus connus d'Indochine : MM. Nguyễn-gia-Tri, Nguyễn-tuong-Lân, Pham-Hâu, Luong-xuân-Nhi, Tô-ngoc-Vân, etc...

On peut souscrire dès maintenant pour cette première série de 12 estampes au prix de 200 piastres au siège de la rédaction de la revue **INDOCHINE**.

Les mots croisés d'INDOCHINE

Les mots croisés poétiques de G. Rimant.

N° 7. — Cochinchine.



Vous semblez, ô ma Muse, être d'humeur rétive,
Et votre air sombre est propre à me faire damner !
Quoi ! Ce pays trop plat, dites-vous, les motive ?
Quelle erreur. Mes raisons ? Je vais vous les donner :

C'est que s'achève ici notre pèlerinage.
J'aime qu'il prenne fin sur ces champs détrempés,
Lac fertile, où, courbant ses épis, le riz nage,
Comme pour rendre grâce au Seigneur d'être en paix.

La terre que Dieu fit n'est-elle pas plus belle,
Quant à l'effort humain elle va s'intégrant ?
Ce sol, qu'eût enfoui la nature rebelle,
Le soc qui le frôla le montre saint et grand.

Tant pis si cet aspect blesse encor votre vue !
Tous nos sites, d'ailleurs, ne sont point que silos.
Nous allons en passer une brève revue :
Vers le couchant, Hatien veille sur ses îlots ;

A l'extrême midi, Camau tend sa pointe ;
Au nord, le Nui Ba-Den, figé dans sa raideur,

Se morfond, triste et seul, veuf de toute conjointe ;
Plus loin, Trian répand son rire cascadeur ;

Quittant du Donnaï les bords élégiaques,
Voici la claire ardeur de la vive Lagna ;
Tandis qu'à l'orient, pensif, le cap Saint-Jacques
Rêve à ceux qu'il reçut et qu'il raccompagna.

Solution des mots croisés de A. Frévat.

N° 10.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I	A	C	H	O	P	P	E	M	E	N	T	
II	S	A	I	S	O	N		I	D	I	O	T
III	C	I	E		T	E	M	O	I	N	S	
IV	E	S	S	I	E	U		C	C		T	
V	N	S		S	N		J	E	U	N	E	S
VI	C	E	T	A	C	E		N	L		S	A
VII	E		A	B	E	R	D	E	E	N		N
VIII	U	R	N	E		A			S	A	N	G
IX	R	E	G	L	I	S	S	E		R	U	S
X		C	A	L	U	M	E	T		V	A	U
XI	O	R	G	E	L	E	T			A	G	E
XII	V	U	E		E		H	O	U	L	E	

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Balat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation, force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix

se trouvent au Cinéma

EDEN

à SAIGON — HANOI

HAIPHONG — PHNOM-PENH

Tanagra

TANAGRA-MESSIEURS :

RAZRAS, Crème à raser,

NACRE, Crème adoucissante,

EAU DE BORÉE, Lotion contre le feu du rasoir

ELIXIR CAPILLAIRE, Lotion contre la chute
des cheveux.

Une nouvelle Marque et pourtant bien connue.

SOINS — NETTÉTÉ — DISTINCTION



GRACE À SON COQ DE COMBAT, XÀ
XÊ A DÉPOUILLÉ LÝ TOÉT DE
TOUT L'ARGENT QUE CELUI CI AVAIT
GAGNÉ À LA LOTÉRIE INDOCHINOISE

